Titre : **22e REGIMENT D'INFANTERIE** **HISTORIQUE** **1914-1918**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Infanterie** **1914-1918**
Auteur : **CAPITAINE ALBERT**	Origine : **B.D.I.C.** **Droits : licence ouverte** **Transcription intégrale**
Référence : **IMPRIMERIES REUNIES** 33-35, Rue Rachais - Lyon **1920**	Transcripteur : **MF. R.** Date : **2016**

Ancestramil

HISTORIQUE

DU

22e REGIMENT D'INFANTERIE

Ancestramil

Par le Capitaine M. ALBERT

HISTORIQUE

Du

22e Régiment d'Infanterie

Par le Capitaine M. ALBERT

du 22e Régiment d'Infanterie

_____

Le 3 août 1914, l'Etat -major du 22e Régiment d'Infanterie et les 2e et 3e Bataillons de ce Régiment, en garnison au camp de Sathonay, rejoignent à Bourgoin le 1erBataillon. Le 22e Régiment d'Infanterie, ainsi rassemblé, procède aux diverses opérations de la mobilisation.

Dans la nuit du 6 au 7 août, au milieu d'un enthousiasme délirant, le 22e Régiment d'Infanterie s'embarque en chemin de fer à la gare de Bourgoin. Il débarque dans la nuit. Du 7 au 8 août à Epinal. Le 22e Régiment d'Infanterie est commandé par le colonel ***BULOT****.*

_____

CAMPAGNE DES VOSGES.

Le 8 août, le Régiment gagne ses cantonnements de concentration dans la vallée de la Moselle, au confluent de la Vologne, et s'installe dans les villages de Jarménil et d'Eloyes.
Le 22e Régiment d'Infanterie appartient à la 55e Brigade de la 28e Division, du 14e Corps d'Armée.
Le 14e Corps d'armée va participer, avec la. 1ère Armée (général Dubail), pendant la première moitié du mois d'août, à une grande opération offensive dont le but est l'invasion de l'Alsace.
Le 14e Corps opère entre le col de Saales et le col de Sainte-Marie-aux-Mines. Cette opération est connexe des opérations menées, au nord, sur Sarrebourg et, au sud, sur Colmar et Mulhouse.

Invasion de l'Alsace.

Le 10 août, notre Régiment quitte la zone de Jarménil et se porte à la frontière.
Le 13 août, il s'empare des cols d'Urbeiss et de la Hingrie par deux petites opérations menées avec vigueur.
Au col d Urbeiss, après quelques coups de 75 sur le Kurhauss-Hôtel, où un groupe d'Allemands se tenaient retranchés, le 1er Bataillon s'élance à l'assaut, enlève le Kurhauss-Hôtel, met en fuite les ennemis et fait prisonnier un soldat du 8e Chasseurs Allemand (le premier prisonnier du Régiment).

Le village du Climont est pris sans coup férir par les 7e et 8e Compagnies.
A la Hingrie, le 3e Bataillon, après quelques coups de fusil, enlève le col faiblement tenu par des patrouilles ennemies du 8e Chasseurs de Schlestadt.
Le soir du 13 août, pour la première fois officiers et soldats du 22e s'endorment sur la terre d'Alsace reconquise.
Du 13 août au 18 août, le Régiment, descendant les pentes boisées des Vosges, s'avance vers la plaine d'Alsace jusqu'à quelques kilomètres de Schlestadt.
Le 14 août, la 5e Compagnie enlève brillamment le village d'Urbeiss qu'elle met en état de défense.
Le 15 août, la 9e Compagnie, flanc garde droite du Régiment, se heurte, au col de la Schlingoutte, à des forces ennemies établies dans les tranchées dissimulées sous bois. Le sous-lieutenant Comte **BELLOT** s'élance à l'assaut de ces retranchements à la tête de sa section. Il tombe grièvement blessé ; 73 hommes de la 9e Compagnie restent sur le terrain ; ce sont les premières pertes du Régiment.

Bataille de Villé ou de Gereuth (Neubois)

Dans les journées du 16 au 17 août, le Régiment, en formation de bataille, continue sa progression vers Villé.
Le 17 août, nous occupons Lalaye et Fouchy. La 1re Compagnie, commandée par le capitaine **QUINAT**, pénètre résolument dans Villé et, après un vif engagement, au cours duquel le capitaine **QUINAT** est blessé, occupe la moitié du village.
Le soir du 17 août, le gros du Régiment, sous les ordres du colonel **BULOT**, couche au village de Breitnau. Nos avant-postes sont établis sur les hauteurs qui dominent ce village à l'est et au sud. Les 1e et 4e Compagnies sont à Villé.
Dans la nuit du 17 au 18 août, l'ordre est donné de continuer la progression sur Schlestadt après s'être emparé de la totalité de Villé. Dans la matinée du 18 août, dans sa marche en avant, le Régiment se heurte à de grandes forces ennemies. Une dure bataille s'engage, qui dure jusqu'à la nuit. Elle est connue des anciens du 22e sous le nom de bataille de Villé ou de Gereuth (18 août 1914).
Le Régiment marche en avant, disposé en deux colonnes :
A gauche (au nord), le lieutenant-colonel **ANGELVY**, avec les 1e et 4e Compagnies renforcées de deux Compagnies du 30e Régiment d'Infanterie, s'avance par la vallée du ruisseau de Villé, en surveillant les pentes boisées au nord de ce ruisseau.
A droite (au sud), le colonel **BULOT** marche, avec les dix autres Compagnies du Régiment, le long des plateaux situés au sud de cette rivière et parallèlement à elle, en surveillant les pentes nord de la forêt de l'Altenberg, à sa droite.
La colonne **BULOT** se met en mouvement à 3 heures du matin, précédée de la 3e Compagnie (capitaine **ROMAIN**). Cette Compagnie a une mission secrète. Elle doit, quand l'ordre lui en sera donné, se porter résolument en avant, appuyée d'un peloton du 9e Hussards et d'un détachement du 4e Génie pour faire sauter le pont du chemin de fer de Schlestadt. La colonne **BULOT** occupe sans coup férir les villages de Neuve-Eglise et de Diffenbach. Au petit jour, elle pénètre dans le village de Gereuth (Neubois). Poursuivant encore sa progression en avant, elle se dispose à s'engager à fond en direction de Schlestadt. A ce moment, la 3e Compagnie reçoit l'ordre de se porter en avant pour remplir la mission secrète dont elle est chargée.
D'autre part, la colonne **ANGELVY**, touchée vers 6 heures par l'ordre de mouvement, se met en mesure de protéger sur la gauche (nord) la marche en avant de la colonne **BULOT**. Débouchant de Villé, les Compagnies du lieutenant-colonel **ANGELVY** s'avancent jusqu'aux lisières sud des villages de Trienbach et de Saint-Maurice. Elles s'établissent défensivement, face au nord, le long de la voie ferrée de Villé à Schlestadt.

C'est alors que, vers 8 heures les Allemands déclenchent sur le flanc gauche du Régiment, une puissante attaque, dont le but évident est de nous couper notre ligne de retraite par Villé et Urbeiss.
L'action débute par une violente canonnade. Des batteries allemandes, établies dans les bois au nord de Villé, de Trienbach, de Saint-Maurice et de Saint-Pierre-Bois, s'acharnent sur le détachement **ANGELVY** et sur les derrières de la colonne Bulot, dont le gros a déjà dépassé Gereuth. La 3e Compagnie, précédée du 9e peloton de Hussards, a essayé vainement de progresser vers Schlestadt.
Vers 9 heures, l'infanterie allemande, débouchant du vallon d'Erlenbach, des bois de Trienbach, des champs d'avoine de St-Maurice et de Thanvillers aborde le détachement du colonel **ANGELVY**.
Devant la menace de cette attaque, le colonel **BULOT**, après avoir donné l'ordre d'abandonner la marche en avant va engager progressivement toutes les Compagnies du Régiment pour enrayer la progression de l'ennemi.
Les quatre Compagnies du colonel **ANGELVY** sont complètement submergées par les troupes ennemies qui, malgré notre feu, peuvent progresser à couvert dans un terrain coupé de vignes, de champs d'avoine, de petits bois. Héroïquement, le détachement du colonel **ANGELVY** se fait tuer sur place, résiste devant Villé et empêche l'ennemi de déboucher de Trienbach et de St-Maurice. Mais les Allemands engageant de nouvelles troupes font fléchir nos Compagnies, s'emparent de Villé et menacent de déborder Neuve-Eglise.
A ce moment, la colonne **BULOT** est dans une situation délicate. Elle a dépassé de 800 mètres environ le village de Gereuth et s'est établie face au nord et face à l'est, à la lisière du bois de Gereuth. L'attaque allemande se produit donc sur ses derrières et menace déjà de lui couper sa ligne de retraite.
Pour parer à ce danger, le colonel **BULOT** porte, à 15 heures, le commandant Justin, avec la 10e Compagnie et un peloton de la 11e Compagnie, sur les hauteurs au nord de Dieffenbach afin de couvrir éventuellement la retraite du Régiment. D'autre part, il ramène en arrière la troisième Compagnie qui s'est repliée à la lisière est du bois de Gereuth et la déploie face au village de Neubois.
L'ennemi se fait de plus en plus menaçant. Il s'est emparé, vers 14 heures, du village de Neuve-Eglise. Remontant les pentes sud de la rivière de Villé, il atteint vers 16 heures le village de Dieffenbach et la route de Dieffenbach à Neubois, faisant refluer devant lui les Compagnies du détachement **ANGELVY** qui ont subi de graves pertes. Ces Compagnies se rabattent, les unes sur Breitnau et Fouchy, les autres sur les unités du colonel **BULOT** et elles contribuent à résister à l'avance ennemie. En dirigeant ce repli, le lieutenant-colonel **ANGELVY** est tué d'un éclat d'obus.
Vers 18 heures, les Allemands atteignent les lisières du village de Gereuth. Ils s'apprêtent à attaquer nos Compagnies qui sont établies sur l'éperon boisé situé à 800 mètres au sud-est du village (bois de Gereuth): la 5e et la 7e Compagnies du 2e Bataillon sont déployées à la lisière nord du bois. A leur gauche, les 9e et 10e Compagnies et un peloton de la 11e Compagnie sont déployés face au nord-ouest. Plus à gauche, les 2e et 3e Compagnies du Ier Bataillon, renforcées des éléments repliés de la 4e Compagnie (détachement Angelvy), occupent la lisière ouest du bois, face à Gereuth.
Vers 18 h. 30, les Allemands, débouchant du village de Gereuth et remontant de la vallée de Villé, abordent partout nos lignes. Ils sont surtout menaçants devant le front des 5e et 7e Compagnies. Le colonel **BULOT**, pour les arrêter de ce côté, lance les 6e et 8e Compagnies à la contre-attaque. Par leur élan ces Compagnies brisent un moment la progression de l'ennemi.
La nuit tombe, les Allemands, toujours renforcés, avancent sans cesse, malgré les pertes sanglantes que notre feu nourri et précis leur inflige. Puis ils donnent l'assaut de nos lignes. Le combat devient alors un corps à corps général. On se bat dans la nuit, sous bois; on se fusille à

bout portant et les nôtres, submergés par le nombre, se défendent jusqu'à la mort: le lieutenant **PORTIER** et le sous-lieutenant **FOREST** sont tués à la tête de leur troupe.
L'ordre de retraite sur Ste-Marie-aux-Mines vient d'être donné par le colonel **BULOT**. Peu à peu nos Compagnies arrivent à se dégager et se replient à travers bois. Les Allemands, qui ont subi de grosses pertes, renoncent à les inquiéter.
De son côté, le commandant **JUSTIN**, avec son détachement grossi de quelques hommes récupérés dans la bataille, manœuvre si habilement, qu'il réussit à se décrocher de l'ennemi, à battre lentement en retraite sur Urbeiss, en retardant par des actions énergiques la marche des Allemands. Le 19 août, après avoir été rejoint par une section de la 4e Compagnie (lieutenant **TORTEL**), il défend pendant plusieurs heures le village d'Urbeiss. Le 20 août il se replie sur le col à l'ouest de ce village et le met en état de défense.
Hélas! A la suite de cette malheureuse bataille, il nous avait fallu battre en retraite ! Nous voilà maintenant ramenés à la frontière, obligés d'abandonner cette terre d'Alsace qui se croyait déjà délivrée à jamais des Prussiens. Qui ne se souvient de cette retraite lugubre la nuit, à travers bois, dans la montagne qui retentissait des « hourras» victorieux de l'ennemi !
C'était notre première bataille. Nous y avons fait très bonne figure et, le lendemain, un général ennemi disait à nos prisonniers combien il était fier de combattre des troupes telles que nous; braves au feu et manœuvrant avec habileté.
Nos vaillants camarades tombés au cours de cette journée reposent au cimetière militaire du village de Gereuth, à l'endroit même où se termina la bataille. Pour rendre hommage à leur courage, l'ennemi a tracé sur les croix qui marquent leurs tombes une inscription allemande dont voici la traduction: « Cigît un soldat du 22e Régiment d'Infanterie, mort en faisant bravement son devoir le 18 août 1914.»

Retraite de Saint-Dié.

Le 21 août, le Régiment est établi sur le col d'Urbeiss et le col du Climont qu'il met en état de défense. Le Bataillon du commandant **JUSTIN**, bientôt relevé aux cols d'Urbeiss, de la Hingrie, de la Raleine, par le 370e Régiment d'Infanterie, participe le 23 août à une opération offensive sur le col de Sainte-Marie-aux-Mines, où se distingue le capitaine Michel, commandant la 11e Compagnie.
Le 24 août, au petit jour, une puissante attaque ennemie se produit sur le front tenu par nos troupes, depuis le col du Climont jusqu'au col de Sainte-Marie-aux-Mines. Au Climont, que le colonel **BULOT** défend avec le 2e Bataillon, l'ennemi n'arrive pas à entamer nos lignes. Mais, plus au sud, il occupe le col d'Urbeiss, évacué par le 370 e, s'empare du col de la Hingrie, déborde la 1ère Compagnie au col de la Raleine et menace de tourner la défense du col du Climont. Le colonel **BULOT**, attaqué de front, menacé sur sa droite et ses derrières, fait replier son détachement sur les hauteurs en avant de Lubine, puis vient s'installer devant Colroy-la-Grande, pour barrer à l'ennemi la route de Provenchères. Il y recueille les éléments des 1ère et 3e Compagnies, qui ont tenu jusqu'à la dernière extrémité les cols de la Raleine et de la Hingrie.
Le 25 août, devant les puissantes attaques de l'ennemi, le Régiment continue à battre en retraite. Le détachement **BULOT** gagne Nayemont-les-Fosses, tandis que le Bataillon **JUSTIN** se replie sur Provenchères. Le capitaine **MORIZOT**, commandant la 6e Compagnie, est tué d'un éclat d'obus en dirigeant la retraite de sa Compagnie. Le 26 août, le Régiment s'est replié jusqu'à Saint-Dié et participe à un retour offensif qui arrête un moment les Allemands au nord de Robache.
L'ennemi ayant réussi à faire un trou entre les 27e et 28e Divisions, le 1er et le 2e Bataillon du Régiment sont portés dans la région d'Hurbarche, pour établir la liaison entre les deux Divisions.

Devant la poussée ennemie, la retraite continue et le Régiment franchit la Meurthe à Saint-Michel-sur-Meurthe. Le 1er Bataillon, chargé de couvrir la retraite, recule pied à pied en faisant subir à l'ennemi des pertes sanglantes.
Après une tentative infructueuse de résistance sur les pentes qui dominent la rive gauche de la Meurthe, mous nous replions dans les bois de la Croix-Hidoux, du Haut-Jacques, de Rougiville et de Taintrux, où nous recevons l'ordre de tenir coûte que coûte.
Pendant toute cette période, le Régiment est scindé en deux détachements. Au nord (à gauche), le détachement commandé par le colonel **BULOT**, avec les 4e, 5e, 7e et une partie des 11e et 12e Compagnies, tient le sommet de la Croix-Hidoux, le Haut-Jacques et la vallée de Rougiville. Au sud (à droite), le détachement du commandant **JUSTIN**, avec les 1ère, 2e, 3e, 8e, 10e et une partie des 11e et 12e Compagnies, tient le bois de la Pierre-de-Laitre, le Cense-de-Grandrupt, le Kemberg et le col d'Anozels.
Pendant dix jours, nos troupes repoussent toutes les attaques ennemies et restent maîtresses des positions qu'elles sont chargées de défendre. Le col du Haut-Jacques est pris et repris plusieurs fois; c'est au cours de l'une de ces attaques que le capitaine **ANGINIEUR**, commandant la 7e Compagnie, est tué d'une balle. A droite, le col d'Anozels, deux fois enlevé par l'ennemi, est repris deux fois par nos Compagnies qui combattent sans répit avec un courage merveilleux; et c'est grâce à l'énergie, à la bravoure personnelle du commandant Justin, que le village de Taintrux ne fut jamais abordé par les Allemands. La 10e Compagnie, commandée par le capitaine **TOUSSAINT**, envoyée en reconnaissance à travers bois, dans la direction de Saint-Dié, combat toute une journée contre des ennemis nombreux qui l'entourent de toutes parts.
Pendant cette période, les pertes sont lourdes pour le Régiment. Le lieutenant **PISSARD**, le lieutenant **MANTELIER** et le lieutenant **PARIZOT** sont tués à la tête de leurs unités, au cours de l'assaut du col d'Anozels ; le chef de Bataillon **LEROY** est blessé grièvement et tombe aux mains de l'ennemi. Le lieutenant **De la MENARDIERE,** 1e lieutenant **MERLIN** le sous-lieutenant **TORTEL**, le sous-lieutenant **POIRSON**, le sous-lieutenant **PENARD** sont blessés.
Le 10 septembre, le Régiment a brisé toutes les attaques ennemies, en causant aux Allemands des pertes sévères. Par sa défensive énergique, par ses vives contre-attaques, il a fixé de grandes forces ennemies devant son front, aidant ainsi dans sa petite sphère à remporter la victoire de la Marne (7-10 septembre 1914).

Reprise de Saint-Dié.

Sur la Marne et devant Nancy l'ennemi est battu. Devant notre front, il s'est épuisé en vaines tentatives pour nous rejeter sur Epinal. Vaincu, il se met subitement en retraite, repasse la Meurthe, abandonne Saint-Dié, où nous pénétrons à sa suite, salués par les acclamations enthousiastes de la population.
Après cette avance victorieuse nous sommes pour la première fois retirés de la ligne de feu.
La bataille de la Marne est finie. Les Allemands se sont retranchés sur l'Aisne et sur l'Oise. Pour les forcer à battre en retraite il faut essayer de tourner leur aile droite du côté de Saint-Quentin. Mais l'ennemi a conçu la même manœuvre. Il songe à tourner notre aile gauche pour marcher sur Montdidier, puis sur Paris. C'est la course à la mer qui commence. Notre Régiment, transporté dans la région de Roye, se couvre de gloire à Foucaucourt en arrêtant l'ennemi dans sa marche sur Amiens (25 septembre-2 octobre 1914).

LA SOMME (1914-1915)

Partis de Charmes (Vosges), nous débarquons à Clermont et à Saint-Just-en-Chaussée le 19 septembre.
C'est le lieutenant-colonel **JUSTIN** qui commande le Régiment.
Le colonel **BULOT** a été nommé, le 12 septembre, au commandement d'une brigade. Les anciens du 22e n'ont pas oublié leur premier colonel: chef expérimenté, énergique et brave jusqu'à la témérité.
Le 22 septembre, le Régiment se porte vers le nord-est, sur Montdidier et Faverolles, où il s'établit en avant-postes, face à l'est. Le 23 septembre, le Régiment se redresse vers le nord et marche en direction de Péronne. Notre Division se tient prête à entrer en action, car sur notre droite, vers Rosières et Lassigny, la bataille est déjà engagée par le 13e Corps. Le Régiment est avant-garde de la 55e Brigade, qui occupe l'extrême gauche du dispositif de bataille. Le 24 septembre, il arrive dans la région de Proyart. Le 1er Bataillon est en avant-garde du Régiment et marche à cheval sur la route Amiens-Péronne. Il se heurte vers 10 heures à des patrouilles ennemies devant Foucaucourt. La bataille va s'engager.
Le Régiment, rassemblé dans le ravin du Tunnel (route d'Amiens), reçoit l'ordre de s'emparer du village de Foucaucourt.
Le 1er Bataillon attaque le village en marchant à cheval sur la route Amiens-Péronne.
Le 2e Bataillon appuie le mouvement du 1er a. 800 mètres en arrière.
La 9e et la 10e Compagnie du 3e Bataillon, sous les ordres du capitaine **MOUNIER**, attaquent à gauche, en direction de Fay, appuyées par la section de mitrailleuses du lieutenant **TERRIER**.
Les 11e et 12e Compagnies ont pour mission de couvrir le Régiment face au nord, en gardant les ponts de la Somme entre Méricourt et Cappy.
Les Compagnies de premières lignes, débouchant du ravin du Tunnel, se déploient rapidement en tirailleurs. Les mouvements s'exécutent dans l'ordre le plus parfait, aux commandements des chefs.
L'attaque progresse par bonds successifs, à travers un terrain absolument plat, dépourvu de couverts.
Nos Compagnies sont alignées et marchent comme à la manœuvre, malgré la fusillade violente de l'ennemi.
Celui-ci occupe Foucaucourt, où il vient d'arriver en hâte, transporté par des camions. En avant de Foucaucourt, il tient solidement deux points particulièrement célèbres: à droite, le moulin et, sur la route, le cimetière.
Le 1er Bataillon, malgré des pertes sévères, s'avance jusqu'à la lisière ouest du village. La 4e Compagnie, à droite, brillamment conduite par le sous-lieutenant **QUEMIN**, progresse à travers les champs de betteraves et tente de tourner le cimetière par le sud. Le sous-lieutenant **QUEMIN** est tué. La 4e Compagnie subit de lourdes pertes et ne peut plus progresser.
La 2e Compagnie a réussi à atteindre le cimetière en utilisant le talus de la route de Péronne. La 3e Compagnie, à droite, enlevée par son chef, le lieutenant **CARSIGNOL**, essaye vainement de tourner le cimetière par le nord. Le lieutenant **CARSIGNOL** est tué et la Compagnie stoppe.
Les Compagnies du 2e Bataillon viennent peu à peu, sous un feu violent, prolonger vers la gauche (nord) la ligne de combat et renforcer la 3e Compagnie. Le lieutenant **MARCHAND**, qui commande la 6e Compagnie, est tué en entraînant ses hommes sous une fusillade terrible.
Les deux Compagnies du capitaine **MOUNIER**, après avoir progressé assez facilement en direction de Fay, sont obligées de stopper en raison du tir violent de mitrailleuses et de fusils venant de Foucaucourt.
La nuit tombe. Nos lignes de tirailleurs sont partout accrochées à l'ennemi qui, retranché dans le moulin, le cimetière, les lisières du village et un chemin creux près du cimetière, nous cause

des pertes sévères. La 2e Compagnie, entraînée par le capitaine **De FORAS** et le sous-Lieutenant **PETITBON**, se jette résolument, baïonnette au canon, sur le cimetière rempli d'ennemis, mais elle ne peut s'en emparer. Le capitaine **De FORAS** est tué et la Compagnie reflue de quelques mètres sous le feu ennemi.
Il fait nuit noire Le combat continue, indécis. Nos tirailleurs sont arrêtés à quelques mètres des Boches. On se fusille partout à bout portant. Au sud, l'ennemi progresse vers Herleville et menace de tourner notre droite. Au nord, les Bavarois, débouchant de Fay, font refluer les Compagnies du capitaine **MOUNIER**, débordent le 2e Bataillon qui se replie légèrement pour parer au danger.
Au 1er Bataillon, notre ligne tient bon. N'ayant pu nous bousculer par la force, les Allemands tentent la ruse. Ils s'avancent vers nous par petits groupes, en disant « Camarades français, ne tirez pas. Nous sommes des Anglais!»
Les hommes sont stupéfaits. On avait signalé le matin les Anglais en avant de nous. Un léger flottement se produit dans nos lignes. Les Allemands s'en aperçoivent et se précipitent baïonnette au canon sur nos tirailleurs qui sont submergés. Tous ceux du Régiment qui ont assisté à cette traîtrise n'oublieront jamais ce terrible combat. Des corps à corps acharnés s'engagent. On se bat dans la nuit, isolément. Tous les chefs sont tombés et les soldats sont héroïques.
Le lendemain, l'attaque ennemie se développe. Les Allemands débouchant de Reinecourt débordent nos Compagnies établies face à Foucaucourt, en avant du ravin du Tunnel. Le Régiment est contraint de se replier sous un feu violent de mitrailleuses qui prend nos troupes d'enfilade. II vient s'établir en avant de Framerville et de la sucrerie de Proyart où, bien soutenu par le 54e d'Artillerie qui fait un véritable massacre de Boches, il arrête définitivement l'ennemi.
Le 26 septembre, nous nous élançons à nouveau à l'assaut de Foucaucourt. Le village, puis le château sont repris après une vive lutte. Nous les occupons l'un et l'autre solidement et procédons à leur mise en état de défense ; le sous-lieutenant **MATHIEU** est blessé grièvement au cours de cette contre-attaque.
Les journées du 24 et du 25 septembre ont été sanglantes pour notre Régiment. Plus de 600 cadavres du 22e jonchent le terrain; nous avons perdu en blessés, tués ou disparus près de la moitié de nos effectifs, environ 300 hommes.
Le capitaine **MOUNIER** a été tué à la tête de ses Compagnies. Le capitaine **De FORAS**, les lieutenants **MARCHAND, CARSIGNOL** et le sous-lieutenant **QUEMIN** sont morts, glorieusement frappés en entraînant leur Compagnie. Le sous-lieutenant **CHOLLET**, un jeune Saint-cyrien, est tué, le sabre a la main, en enlevant brillamment sa section.
Ces braves reposent dans une tombe commune le long de la grande route d'Amiens à Péronne, près de la sucrerie de Proyart.

Attaque du 2 octobre 1914.

Foucaucourt est un point important dont les Allemands veulent à tout prix s'emparer. Le 2 octobre, au petit jour, après un bombardement violent qui dure toute la nuit, ils déclenchent sur tout le front du Régiment une puissante attaque.
Les premiers efforts ennemis, exécutés la nuit, sont brisés devant le château, au nord et au sud de la route de Péronne.
L'ennemi reprend ses attaques à 5 heures. Profitant d'un épais brouillard, il réussit à enlever la première section de mitrailleuses placée sur la route d'Estrées, à la sortie est de Foucaucourt. Il peut ainsi pénétrer par derrière, dans le parc du château et forcer nos Compagnies à évacuer les tranchées quelles y occupent aux lisières.
Les Allemands tentent de déborder le village par le nord et par le sud, pendant qu'une colonne ennemie essaye de progresser dans la grande rue de Foucaucourt. Cette colonne se heurte à des

éléments résolus de la 4e et de la 9e Compagnies. Un violent combat de rues s'engage, dans lequel se distingue l'adjudant **DUFOUR**, de la 4e Compagnie, et le caporal **SILLANS**, de la 9e Compagnie. On se fusille d'une maison à l'autre et nos soldats empêchent toute progression ennemie. Au nord du village, une colonne allemande, forte de plus d'un bataillon, ayant refoulé la droite du 99e Régiment d'Infanterie qui était en liaison à gauche avec notre Régiment, progresse à la faveur du brouillard dans la direction de l'ouest, parallèlement à la route Péronne-Amiens, à environ 600 mètres au nord de cette route. Cette colonne défile devant les lisières nord du village, où se sont retranchés les éléments des 2e et 3e Bataillons, refoulés le matin par l'attaque ennemie. Puis elle vient se heurter aux éléments des 5e et 6e Compagnies qui sont installées sur le chemin allant de Foucaucourt à Chuignes. La colonne ennemie est presque entièrement massacrée. Il convient de signaler la brillante conduite du caporal-fourrier **SUVERAN**, de la 5e Compagnie qui, cerné par les Allemands, leur a fait payer chèrement sa vie. Le lendemain, quand on retrouva son cadavre, onze ennemis gisaient autour de lui.
Au sud, les Allemands ne parviennent pas à contourner le village grâce à la résistance énergique de la 2e Compagnie, commandée par le lieutenant **PETITBON**. Cette Compagnie, par son feu, empêche toute progression ennemie au-delà de la sucrerie.
Néanmoins, comme l'attaque ennemie progresse toujours au nord, devant le front du 99e Régiment d'Infanterie, et pour parer de ce côté à un enveloppement possible du village, l'ordre est donné d'évacuer Foucaucourt. Les éléments du 1er et du 3e Bataillon qui s'y trouvent continuent à défendre pied à pied le terrain que lui dispute l'ennemi.
Celui-ci a subi de grandes pertes. A la tombée de la nuit il semble faiblir. Dans le village, les éléments du 1er Bataillon tiennent toujours. C'est alors que l'ordre est donné aux éléments du Régiment qui se sont repliés, de contre-attaquer avec l'aide de deux Compagnies du 53e B.C.A. Sur toute la ligne l'ennemi est bousculé. Il se replie aux lisières est du village, d'où nous ne tardons pas à le chasser. II se retranche ensuite dans le parc du château, dans la matinée du 3 octobre nous 1'en chassons aussi.
Pour la deuxième fois le village de Foucaucourt est en notre possession. Le Régiment organise un système complet de tranchées entre ce village et celui d'Herleville. Nous occupons ces tranchées jusqu'au début du mois d'avril 1915. Le secteur est calme. Tous les huit jours nous allons au repos soit à Rainecourt, soit à Framerville, soit à Proyart.
Foucaucourt! Que de souvenirs ce mot évoque en nos mémoires : des champs de betteraves à perte de vue, de longs boyaux interminables qui conduisent à Herleville, à Foucaucourt, au château, au moulin... Qui ne se souvient du moulin de Foucaucourt! Les Boches l'avaient, à force de tirer, bien abîmé, pourtant il se tenait toujours très fièrement debout avec ses grandes ailes en croix!... Et la maison du percepteur, où nous avions installé un observatoire, et la sucrerie, avec sa grande cheminée écroulée, et le clocher pointu de Soyecourt, point de mire de nos artilleurs, et le bois Etoile, et les relèves, la nuit, dans les boyaux remplis d'eau et de boue...
Le calme de ce secteur est rompu par des offensives locales que nous tentons pour enlever à l'ennemi des points d'appui importants.

Attaque du bois Etoilé.

Le 18 octobre, le 2e Bataillon participe à une opération dont le but est de s'emparer du bois Etoilé. Les 5e et 8e Compagnies s'élancent courageusement en avant, après un court bombardement, et abordent les nombreux réseaux ennemis. Malgré tous leurs efforts, nos Compagnies ne peuvent arriver jusqu'aux tranchées allemandes. Elles sont obligées de se retrancher à quelques mètres des lignes ennemies et subissent de lourdes pertes. Dans ce combat, l'adjudant **GUILLOUD**, de la 5e Compagnie, se distingue particulièrement en essayant, à plusieurs reprises, avec sa section, de s'ouvrir une brèche à travers les réseaux ennemis, faisant par son calme et son mépris du danger l'admiration de tous.

Attaque de Fay.

Le 28 novembre, le 1er Bataillon, commandé par le chef de bataillon **QUINAT**, participe à une attaque qui, partant de Fontaine-les-Cappy, a pour but de s'emparer des villages de Fay et de Dompierre. Les 1ère, 2e et 3e Compagnies se portent énergiquement en avant. La 1ère Compagnie se distingue particulièrement. La 1ère section de cette Compagnie, conduite par le lieutenant **De la TEYSSONNIERE,** aborde les fils de fer et procède à leur cisaillement à quelques mètres de l'ennemi qui les mitraille. Le lieutenant **De la TEYSSONNIERE** tombe frappé de plus de vingt balles, un grand nombre de morts jonchent le terrain et nos tirailleurs sont obligés de se reporter en arrière à la tombée de la nuit. Le 1er Bataillon a eu dans sa journée 80 tués et 114 blessés. La 1ère Compagnie est particulièrement éprouvée. Elle est citée à l'ordre du Corps d'Armée pour sa belle conduite.

Secteur de Fontaine-les-Cappy.

Le 3 avril 1915, nous allons occuper un nouveau secteur devant Fontaine-les-Cappy. Où sont nos belles tranchées de Foucaucourt ? Nous sommes installés dans une série de gros entonnoirs créés par l'explosion de puissantes mines, à quelques mètres des Allemands, dans des boyaux éboulés, sans tranchées, ni réseaux de fils de fer. Nous participons au travail de creusement de galeries de mines et faisons sauter plusieurs fois des éléments de tranchées allemandes: ceux-ci font, à leur tour, sauter plusieurs de nos petits postes. Il pleut, la vie est pénible; nous sommes sans abri; nos pertes, sont sévères. En première ligne, nous entendons les Boches creuser sournoisement sous nos tranchées : c'est la guerre de mines avec toutes ses angoisses.

Secteur de Maricourt.

Heureusement, le 19 avril, le Régiment se porte plus au nord, sur la rive droite de la Somme, pour occuper les tranchées en avant de Maricourt et de Carnoy. Le secteur est calme, les tranchées bien organisées.
Chacun se souvient du village de Maricourt, du Chapeau de gendarme, du moulin de Fargny, où l'on faisait des pêches miraculeuses dans la Somme.
Tous les huit jours nous allions au repos, soit à Bray, soit à Suzanne, où nous passions d'agréables heures. Nous occupons ce secteur jusqu'au 10 août 1915, époque à laquelle nous sommes relevés par les troupes anglaises. Nous nous embarquons le 13 août à la gare de Moreuil pour venir débarquer le 14 août à Saint-Hilaire-au-Temple, en Champagne.

ATTAQUE DE CHAMPAGNE
(25 septembre 1915)

Le Régiment est désigné pour participer, sous les ordres du général Pétain, commandant la IIe Armée, à une grande attaque en Champagne, qui doit enfoncer le front ennemi en direction de Vouziers.
Après quelques jours de repos à Omey, le Régiment se porte dans la région de Somme-Suippes, où il bivouaque dans des bois de sapins jusqu'au 25 septembre.
Pendant tout le mois d'août, le Régiment est employé à des travaux très pénibles de terrassement qui ont pour but d'aménager le secteur de Perthes-Souain en vue de l'offensive projetée.

Le 3 septembre, le Régiment occupe, avec le 3e Bataillon d'abord et le 2e Bataillon ensuite, les tranchées qui doivent nous servir de base de départ pour l'attaque. Nous creusons sans que l'ennemi s'en doute un système très complet de parallèles de départ. Au cours de ces travaux, exécutés sous un violent bombardement, le lieutenant **DURAND-BAILLOUD,** le sous-lieutenant **BRECHIGNAC**, le sous-lieutenant **ORCEL** et le capitaine **FROMENTIN** sont blessés. L'assaut est fixé au 25 septembre.

Le Régiment attaque un saillant ennemi connu sous le nom de la Poche. La Poche est inabordable de front en raison de l'importance des défenses qui y sont accumulées et de l'état du terrain complètement bouleversé par la guerre de mines. Aussi l'attaque doit-elle se produire en deux détachements de chaque côté de la Poche.

En arrière de la Poche, le terrain s'incline légèrement, puis monte vers une crête boisée où se trouve la deuxième ligne ennemie (tranchée de Fribourg, tranchée du Kronprinz); plus loin, en arrière de cette crête, au fond d'une cuvette entourée de bois c'est le trou Bricot, véritable camp formidablement retranché.

Pour l'assaut, les troupes sont disposées de la façon suivante:

Détachement de gauche, commandé par le chef de Bataillon **SANTOS-COTTIN**, composé du 3e Bataillon et des 3e et 4e Compagnies. Liaison à gauche avec le 4e Tirailleurs.

Détachement de droite, commandé par le chef de Bataillon Rendu, avec les 1ère et 2e Compagnies. Liaison à droite avec le 99e R.I.

Le 2e Bataillon (commandant **BOILEAU**) est placé en réserve de Corps d'Armée et doit exploiter le succès.

Le 25 septembre, à 9 h. 15, l'attaque est déclenchée. Nos Compagnies s'élancent bravement à l'assaut, de part et d'autre de la Poche, à travers un terrain bouleversé par notre préparation d'artillerie. Après une courte lutte, elles s'emparent de la première ligne ennemie, puis continuant rapidement leur progression, encerclent complètement la Poche et tous les ennemis qui s'y trouvent.

A gauche, au 3e Bataillon, cette progression s'effectue sans pertes. Mais aux abords immédiats de la Poche, de violents combats s'engagent avec les Allemands qui se sont ressaisis et se défendent courageusement.

Le lieutenant **ROYBON**, de la 4e Compagnie, est tué d'un coup de fusil tiré à bout portant, au moment où il arrive sur la tranchée ennemie. A la 1re Compagnie, des combats sans merci, au couteau et au pistolet, s'engagent dans les boyaux et à l'entrée des abris. Les 1ère et 4e Compagnies, aidées par des détachements du Génie munis de lance-flammes, achèvent bientôt le nettoyage de la Poche, cueillant 200 ennemis, des mitrailleuses et des lance-bombes. L'adjudant **ALBERT**, de la 4e Compagnie, fait à lui seul 48 prisonniers.

Pendant ce temps, les Compagnies du 3e Bataillon et les 2e et 3e Compagnies du 1er Bataillon, continuant leur marche en avant, abordent la crête boisée où est établie la deuxième position ennemie et s'emparent de la tranchée de Fribourg et de la tranchée du Kronprinz. L'ennemi se retire à travers bois sur le trou Bricot, où il se prépare à résister.

Devançant les vagues d'assaut du 3e Bataillon, le caporal **BESSON**, de la 11e Compagnie, se jette, avec son groupe de nettoyeurs, à la poursuite des Allemands qui fuient devant notre attaque. II réussit à couper la retraite à une cinquantaine d'ennemis qui refluent par le boyau du Rhône. Embusqué derrière un pare-éclats, il tue, à coups de pistolet et à coups de couteau, tous les Boches qui se présentent devant lui. Plus de 30 ennemis sont ainsi descendus par le seul caporal **BESSON**.

Nos Compagnies, progressant à la suite de l'ennemi, stoppent devant la position du trou Bricot qui ne saurait être enlevée de front en raison des défenses formidables qui y sont accumulées.

Mais, à gauche, le 4e Tirailleurs, qui progresse rapidement, ne tarde pas à déborder la position par l'est, tandis que le 99e la déborde par l'ouest, si bien qu'à la tombée de la nuit le trou Bricot est complètement encerclé.

La nuit venue, nous envoyons sur le trou Bricot de grosses patrouilles, qui ramènent des prisonniers et nous nous préparons à attaquer les tranchées ennemies le 26 au petit jour.
Tout à coup, vers 3 heures du matin, un officier allemand se présente devant nos sentinelles et déclare vouloir se rendre avec un nombreux détachement. En effet, quelques instants après, 23 officiers, dont un chef de Bataillon, et 800 Allemands non blessés viennent déposer leurs armes devant le capitaine **de BOUCHERVILLE,** commandant la 10e Compagnie.
Dans la matinée du 6 septembre, nous occupons le trou Bricot où nous trouvons une quantité énorme d'armes, de munitions et de vivres. De nombreux trophées sont envoyés à 1' arrière ; il n'est pas, au 22e, de soldats ayant pris part à ces affaires qui n'ait rapporté quelque souvenir du trou Bricot.
Que de victuailles nous trouvâmes dans les baraquements ennemis ! Elles nous permirent de faire pendant quelques jours de véritables festins.
Pendant que le 1er et le 3e Bataillon opèrent devant le trou Bricot, le 2e Bataillon, commandé par le chef de Bataillon **BOILEAU** d'abord, par le capitaine **THIBAUT** ensuite, dépassant les troupes de première ligne du 99e, continue le combat en liaison avec le 415e à droite et les tirailleurs à gauche. Après avoir participé à l'investissement par l'est du trou Bricot, il s'empare le soir du 25 du camp d'Eberfeld où un Bataillon ennemi se défend énergiquement. Puis, le 26 au matin, franchissant la route Souain- Tahure il se porte à l'assaut des ouvrages ennemis de la cote 193. I1 se heurte à des réseaux de fils de fer que notre artillerie n'a pu détruire.
Le sous-lieutenant **CAMPARGUE** essaye vainement de se frayer un passage à travers les larges réseaux ennemis; il est grièvement blessé. Le sous-lieutenant **ROBERT**, de la 6e Compagnie, est tué en effectuant, pour la troisième fois, une tentative semblable. Accroché à l'ennemi, 1e 3e Bataillon subit, de lourdes pertes et, malgré ses efforts héroïques, ne peut plus progresser. Il se retranche à quelques mètres des tranchées allemandes.
Le 6 octobre, nous participons à une tentative faite par des troupes de l'Infanterie Coloniale, dans le but d'enfoncer les lignes ennemies. Cette tentative échoue.
Nous organisons ensuite les positions de fin d'attaque que nous occupons sur la cote 193. Le 15 octobre, au petit jour, l'ennemi réussit à s'emparer par surprise d'un petit poste tenu par la 4e Compagnie (capitaine **PETITBON**). Grâce à une contre-attaque énergique conduite par le sous-lieutenant **FAURE**, le petit poste est repris aussitôt. Les Allemands revenant à l'assaut s'en emparent une seconde fois; le sous-lieutenant **ALBERT**, avec quelques hommes résolus, les en chasse à coups de grenades, après un combat très vif. L'aspirant **FABRE** est tué au cours de ce combat, où se distinguent les soldats **CHIROUZE** et **MOULLET**, de la 4e Compagnie.
En Champagne 1915, le Régiment s'est couvert de gloire. Il a enlevé, en trois jours toutes les positions ennemies sur une profondeur de 4 kilomètres, faisant plus de 1.000 prisonniers, dont 25 officiers, tuant un grand nombre d'ennemis, s'emparant de 30 mitrailleuses, d'un canon de 77, de lance-bombes et d'un matériel considérable. Le Régiment, au cours de cette brillante attaque, n'a subi que des pertes légères, 300 hommes environ.
L'âme de cette brillante attaque fut le commandant Santos-Cottin, qui sera mis, peu de temps après, à la tête du 30e R. I.
Après avoir conçu la manœuvre du Régiment, il veilla lui-même avec une activité inlassable à la préparation de l'attaque, dirigeant les travaux d'aménagement du terrain, réglant lui-même le tir de notre artillerie, parachevant la démolition des tranchées et des ouvrages ennemis, enseignant à chacun son rôle, son objectif. Cette préparation fut parfaite et fut citée comme exemple dans les États-Majors. On peut dire que c'est grâce aux conceptions habiles et aux dispositions judicieuses prises par le commandant **SANTOS-COTTIN** que nous enlevâmes sans pertes la Poche et le trou Bricot.
Par son élan irrésistible, notre Régiment mérite sa première citation à l'ordre de l'Armée:

Ordre général n° 40, de la IIe Armée, du 22 octobre 1915.

« Dans les attaques exécutées le 25 *septembre 1915, par les 1er et 3e Bataillons, comme dans les combats auxquels a pris part les jours suivants le 2e Bataillon, a. recueilli le résultat de ses travaux de préparation minutieux et persévérants et fait paraître, dans tout son éclat, la valeur guerrière qu'il a acquise sous le commandement du lieutenant-colonel Justin. »*

SECTEUR D'ALSACE.

Partant en chemin de fer de Châlons-sur-Marne, le Régiment vient débarquer près de Belfort le 20 octobre. Nous cantonnons dans les villages d'Echavannes et de Frahier où nous sommes accueillis très cordialement par la population civile.
Après deux mois de repos bienfaisant dans ces deux villages, le Régiment vient occuper, devant Altkirch, en Alsace reconquise, un secteur calme.
Nous tenons les tranchées des bois du Schoenholz, du Lerchenholz, du Bannholz et du Stokle.
Devant nous, les Allemands occupent les villages d'Aspach, d'Altkirch, de Carspach. Ici, la consigne est de ne pas tirer sur les villages. Aussi les Boches se promènent sans plus de façon, en plein jour, dans les rues d'Altkirch. Quand on vient de Champagne, c'est un jeu que de faire la guerre en Alsace!
Dans ce secteur, le 22e et le 99e se relèvent entre eux tous les huit jours. Nous allons au repos, soit à Badricourt, soit à Dannemarie, soit à Hagenbach. Partout nous sommes affectueusement reçus par la population alsacienne.

Séjour au camp d'Arches.

Le Régiment quitte avec regret ce petit coin d'Alsace, où il a trouvé tant de sympathies. C'est avec plaisir que deux ans après, fin 1917, il reviendra occuper ces mêmes tranchées et ces mêmes villages.
Nous allons, par Fougerolles, Plombières, dans la région d'Epinal, au camp d'instruction d'Arches. Le séjour dans ce camp fut une dure période pour nous: manœuvres, longues et pénibles, par la pluie et la neige, dans un terrain montueux.

BATAILLE DE VERDUN

Dès le 21 février, au cours de nos évolutions sur le terrain de manœuvre du camp d'Arches, nous pouvions, entendre la canonnade formidable de Verdun. A certaines heures, le ciel semblait s'écrouler, tant le bombardement se faisait violent et paraissait rapproché.
Après l'assoupissement de l'hiver, la lutte venait de se raviver soudain avec une violence qu'elle n'avait jamais eue, une rage que, peut-être, elle n'égalera plus jamais.
Sur les Hauts de Meuse s'engageait la plus grande bataille de la plus grande des guerres, Sous la lourde poussée allemande, nos premières défenses avaient cédé. Fort de ses préparatifs formidables et d'un succès de surprise, l'ennemi enserrait chaque jour, plus étroitement, notre grande forteresse de l'est, écrasant notre armée sous la masse énorme de ses bataillons et de ses

canons. Il arrivait presque contre les murailles de la citadelle célèbre, dont il croyait la prise imminente.
A tout prix il fallait maîtriser l'avance ennemie. Des troupes d'élite furent chargées d'assurer cette consigne suprême : arrêter coûte que coûte l'invasion menaçante.
Soldats du 22e, nous avons eu l'honneur d'y être envoyés parmi les premiers ! nous y sommes restés les derniers : gardiens farouches du poste le plus périlleux du front français !
Le 27 février, nous nous embarquions aux gares d'Arches et d'Epinal, puis, la nuit suivante, débarquant à Mauvages, nous nous hâtions, par de tristes journées pluvieuses, sur les routes boueuses qui mènent à Verdun. Le 3 mars, nous sommes à Ancemont. Nous franchissons en hâte le pont de Dieue et, salués par les obus ennemis, nous entrons dans la fournaise.
Le 4 mars, nous couchons au camp de la Béholle, près du fort de Rozelier. Le 5 mars, nous sommes au camp Romain, dans des baraquements de planches, ouverts à tous les vents, par un froid rigoureux et sous les obus ennemis.
Le 8 mars, nous relevons le 30e régiment d'Infanterie sur la route de Metz à Verdun, en avant d'Haudiomont. L'ennemi, à la suite de ses puissantes attaques, s'est avancé, depuis Etain, jusqu'aux pieds des Hauts de Meuse. Il multiplie ses efforts pour essayer d'arriver, en se glissant le long des ravins, jusqu'au sommet des côtes. Mais il compte sans nos vaillants poilus obstinés. Dans la neige, dans la boue épaisse de la Woëvre, dans l'eau glacée qui surgit dans chaque trou que nous creusons, par un froid d'une rigueur exceptionnelle et malgré les bombardements violents de l'ennemi, nous nous organisons le long de la voie du chemin de fer meusien et ne cédons pas un pouce de terrain. Bien plus, par des actions audacieuses, nous dégageons peu à peu le bas des côtes et rejetons l'ennemi jusqu'aux lisières des bois de Manheules et de la Chabotte, en avant d'Haudiomont, de Ronveaux et de Watronville.
En avant de Watronville, le sous-lieutenant **VERJAT**, avec un groupe de volontaires, après avoir patrouiller le long des lisières du bois de la Chabotte, pénètre hardiment dans ce bois et attaque un petit poste ennemi qui s'enfuit précipitamment.

Thiaumont.

L'Allemand, maîtrisé en Woëvre, redouble ses efforts au nord de Verdun, entre Douaumont et la Meuse. Le général **PETAIN** a besoin, pour l'arrêter, de troupes énergiques. Le 22e régiment d'Infanterie, après deux jours de repos à Erize-la-Grande et Erize-la-petite, est engagé dans le secteur de la ferme de Thiaumont.
Dans la nuit du 26 au 27 avril, les officiers du Régiment font la reconnaissance des tranchées que nous devons occuper le lendemain. Au cours de cette reconnaissance, un obus éclate au milieu du groupe d'officiers du 1er Bataillon : le commandant rendu est blessé mortellement, le capitaine **PETITBON**, le lieutenant **GARNIER**, le sous-lieutenant **LEGAT** et trois hommes de liaison sont grièvement blessés. La nouvelle de ce malheureux accident, qui prive le 1er Bataillon de chefs aimés et estimés, jette la consternation dans le Régiment.
La relève s'effectue lentement ; le sol est glissant. D'abord ce sont les pentes raides de Belleville qui brisent poumons et jambes. Puis c'est la côte de Froideterre, défoncée, crevassée par les explosions formidables d'obus énormes. C'est ensuite le passage angoissé près de la redoute de Thiaumont parmi un amoncellement indescriptible d'arbres déchiquetés, de ferraille tordue, de blocs de béton brisés, broyés, renversés... marche hésitante parmi les trous d'obus profonds comme des puits, à travers de véritables étangs de vase et de boue d'où émergent pèle mêle des équipements, des armes rouillées, des caissons démolis et à demi calcinés, des cadavres de soldats, des cadavres de chevaux. . . C'est enfin la descente haletante dans le Ravin de la Mort: il pleut, la nuit est noire et lugubre. Une boue odieuse, qui colle au corps, transforme les tranchées démolies en fondrières et les trous d'obus en autant de mares où l'on glisse, où l'on enfonce jusqu'à mi-jambes, jusqu'à mi-corps...

Nos Bataillons sont accrochés au bord du Ravin de la Dame, près de la ferme de Thiaumont dont il ne reste plus qu'un pan de mur percé d'un trou. Nos soldats occupent des trous d'obus reliés les uns aux autres par de petits boyaux creusés à la hâte et qui perpétuellement s'écroulent. Nous sommes sans abris, sans tranchées, accrochés à un mamelon que nous n'avons pas le droit d'abandonner, livrés sans défense aux coups acharnés de l'artillerie et de l'infanterie ennemies, risquant à tout instant d'être surpris par une manœuvre enveloppante remontant le Ravin de la Dame, ou par une brusque descente de l'ennemi par la ferme Thiaumont.
Pas de relation avec l'arrière: ni boyaux, ni fils téléphoniques, ni signaux optiques...C'est une angoisse de plus, la pire peut-être pour nous, que de nous sentir isolés au bord de ce ravin sauvage, abandonnés à notre courage, à notre destin. La seule voie de communication qui nous rattache au reste du monde c'est un mince sentier délabré, haché par les obus et qui dévale à pic, face aux Allemands, tenu jusqu'à mi-hauteur sous le feu de leurs mitrailleuses. La nuit, on y avance en tremblant entre deux obus, en se jetant d'un trou à l'autre, quand aucune fusée n'éclaire le sol. Le jour ce sentier est impraticable: ceux qui essayent de s'y engager tombent invariablement sous les mitrailleuses ou les canons ennemis et demeurent sans secours, sans espoir jusqu'à la nuit.
La circulation, presque impossible dans ces parages de mort, ne nous permet de recevoir qu'un repas froid toutes les vingt-quatre heures. Combien de fois encore cette médiocre pitance nous a-t-elle fait défaut: les corvées de soupes ayant été disloquées ou détruites par le bombardement ennemi! Et, dans les journées de bataille, quand la fièvre brûlait nos lèvres, nous en étions réduits à recueillir des gouttelettes de pluie sur nos toiles de tentes ou bien nous allions en rampant nous désaltérer dans 1'eau fangeuse d'un trou d'obus, près de la ferme en ruines.
A certaines heures, le secteur prend une agitation infernale. Des centaines de pièces, au paroxysme de rage, s'acharnent sur les pentes dévastées du Ravin de la Dame et de la Côte de Froideterre. L'observatoire de la ferme de Thiaumont, les ouvrages de la Côte de Froideterre, où se tiennent nos troupes de réserve, sont écrasées sous les obus de 305 et de 380. Nos tranchées de première ligne, sous les explosions répétées des obus et des minens ennemis, s'écroulent, ensevelissant nos soldats. Un nuage opaque de fumée et de gaz toxiques remplit le Ravin de la Mort, pendant que la fusillade éclate de partout. Les blessés affluent et, ne pouvant être évacués de jour, s'entassent dans les postes de secours étroits et précaires. Nos pertes sont nombreuses: combien de braves poilus du 22^{e} ont été broyés et ensevelis dans le Ravin de la Dame !
La nuit, le bombardement devient effroyable. Les barrages succèdent aux barrages, éclairant sinistrement les pentes du ravin et les ruines de la ferme.
Les Allemands multiplient leurs tentatives contre nos petits postes. Ils essayent même de s'emparer d'un blockhaus, à la droite du secteur du Régiment, en utilisant de puissants lance-flammes. Le lieutenant **LAMARCHE**, dirigeant lui-même le tir de ses mitrailleuses, fauche les Allemands et brise cette tentative.
Nos soldats travaillent avec rage à améliorer les tranchées qu'ils défendent. Non contents de creuser, sous un bombardement incessant, des boyaux et des abris, ils progressent, de jour et de nuit, à coups de grenades, dans les boyaux démolis qui conduisent chez les Boches. Ils se préparent même à attaquer les lignes allemandes...
Mais les Allemands vont nous devancer. Qui ne se souvient du 7 mai !
Après une nuit calme, vers 2 h. 30, un prisonnier fait par un de nos petits postes déclare qu'une attaque allemande sera déclenchée sur notre front au petit jour. A 4 heures, un détachement allemand d'environ une section sort de ses tranchées devant le boyau Le Nan, pour tenter d'enlever la tranchée Chomel: fusils et mitrailleuses arrêtent net cette tentative.
Tout à coup, vers 4 h. 15, un bombardement d'une violence inouïe se déclenche sur nos positions. Nos tranchées de première ligne, nos abris du Ravin de la Dame sont littéralement

écrasés par des obus de 210 et de 240. Vers 3 heures, des groupes allemands s'élancent vers nos tranchées. Nos soldats, surgissant subitement de leurs trous, brisent celle nouvelle attaque.
Devant ce nouvel échec, l'Allemand reprend rageusement le bombardement de nos tranchées. Jusqu'à 9 heures du matin, il écrasera méthodiquement sous des avalanches de fer nos premières lignes, le Ravin de la Dame, les ouvrages de la Côte de Froideterre. Le bombardement atteint une violence indescriptible; la terre tremble et semble se déchirer...
Au loin, le village de Fleury n'est qu'un nuage de fumée noire. Les quelques abris de première ligne s'effondrent; les tranchées sont complètement bouleversées. Celles qui sont tenues par la 8e Compagnie (lieutenant **BUDILLON**) sont littéralement écrasées par les minens. Les pertes partout sont sévères, mais nul ne songe à abandonner ce terrain, baigné de notre sang, que nous avons mission de défendre.
A 9 h. 15, le bombardement cesse tout à. coup sur les premières lignes et c'est un soulagement joyeux pour nous de voir déboucher l'attaque allemande.
Surgissant tout à coup des trous où ils s'étaient terrés pour échapper à l'effet destructeur des obus ennemis, noirs de fumée, couverts de boue, les yeux hagards, la rage au cœur, nos braves soldats, saisissant fusils et grenades, se portent à la rencontre des vagues ennemies. Des corps à corps acharnés s'engagent sur toute la ligne.
A gauche, où l'ennemi a pénétré un instant dans nos tranchées, on voit les poilus se ruer sur les Allemands et les en chasser aussitôt à coups de grenades. A droite, les débris épars de la 7e et de la 8e Compagnies se groupent pour mieux résister. Une section de mitrailleuses de la Compagnie du capitaine **de la MENARDIERE** retire ses pièces enfouies par les obus, les met en batterie et fauche, par son tir précis, tous les Allemands qui se présentent.
Ce jour-là, tout le 2e Bataillon se couvrit de gloire. Il convient de signaler la conduite particulièrement brillante du sous-lieutenant **CAMPARGUE**, de la 6e Compagnie. Ce jeune officier, revenu volontairement au front avec une blessure non guérie, fit preuve d'un courage remarquable et du plus parfait mépris de la mort. Au plus fort du bombardement ennemi, alors que d'énormes minens écrasent la tranchée occupée par sa section, alors que les obus pleuvent de tous côtés, semant autour de lui la mort, le sous-lieutenant **CAMPARGUE** se tient debout au milieu des décombres, fumant tranquillement une cigarette, exhortant ses hommes à défendre leurs tranchées infernales. Il tombe mortellement blessé par un éclat d'obus.
Tout près de lui, c'est le lieutenant **BUDILLON**, commandant la 3e Compagnie, qui, blessé une première fois au bras, se fait panser sur place et ne veut pas quitter ses hommes, qu'un déluge de fer écrase. Il est tué.
Et comment ne pas citer, la belle conduite du capitaine **GIRAUD**, commandant le 2e Bataillon, brave entre les braves, qui, au plus fort de la bataille, debout sur les tranchées, allait d'une Compagnie l'autre, exhortant officiers et soldats à la résistance, ranimant par son sang-froid et son calme le courage de tous!
Et peut-on passer sous silence la conduite héroïque des coureurs du 2e Bataillon ? A tout prix, voulant renseigner le colonel sur le déroulement de l'attaque ennemie, le capitaine **GIRAUD**, après avoir lâché tous ses pigeons voyageurs, après avoir vainement tenté de communiquer avec l'arrière au moyen de signaux optiques, se résout à employer le suprême et dernier moyen dont il dispose: les coureurs.
Il fallait, pour atteindre le P.C. du colonel, dévaler d'abord dans le Ravin de la Mort, véritable volcan en pleine éruption, le traverser, puis remonter lentement les dures pentes de Froideterre, passer à travers dix barrages et sous le feu des mitrailleuses ennemies. Le capitaine **GIRAUD** demande des volontaires. Quinze se présentent. Un premier s'élance: il est tué. Un deuxième part aussitôt: il est tué. Un troisième part alors: de son P.C. le capitaine **GIRAUD** suit sa marche hésitante à travers la mitraille : le coureur tombe mortellement frappé. Un quatrième s'élance aussitôt: il est tué aussi. Un cinquième, un sixième partent encore... ils sont mortellement

frappés tous les deux et, d'en bas, on voit ces six cadavres qui gisent, les bras en croix, le long des pentes du ravin... Un septième s'élance encore. Il tombe à son tour.
Grâce à l'héroïque conduite du 2e Bataillon, l'ennemi n'a pu entamer notre ligne et nous rejeter dans le Ravin de la Mort, où il comptait nous écraser. A midi, la bataille est finie et l'Allemand est battu, maté. Nous lui avons fait 40 prisonniers, dont 2 officiers.
Pour se venger de son échec, il martèle systématiquement, à coups de 420 et de 305 les ouvrages de la côte de Froideterre. L'observatoire de Thiaumont est soumis à un tir particulièrement acharné et, sous les coups répétés des gros projectiles ennemis, il s'effondre, ensevelissant la moitié de la 1ère Compagnie : 60 hommes et le sous-lieutenant **BOSC**, un jeune Saint-cyrien de 20 ans.
Au cours de cette sanglante journée du 7 mai, le capitaine **MEYER**, le sous-lieutenant **BUDILLON**, les sous-lieutenants **BASSET, CAMPARGUE** et **BOSC** et plus de 100 soldats, trouvèrent une mort glorieuse. Le lieutenant **MOINE**, les sous-lieutenants **De MAGNIN** et **MONTFALCON** et 80 hommes furent blessés en se défendant avec acharnement.
Thiaumont ! Que de combats sanglants, que de luttes acharnées et farouches, que de souffrances héroïques, et que de gloire aussi, ce mot évoque en nos esprits: la plus belle page peut-être du livre glorieux de notre Régiment.
Le 22e, qui a perdu le tiers de ses effectifs, est relevé le 14 mai et va au repos à Naives-devant-Bar, puis à Tronville -en-Barrois.
Le 25 mai, sur le plateau de Tannois, le Régiment participe à une revue passée par le général Pétain. Celui-ci remet la croix de chevalier de la Légion d'honneur au chef de Bataillon **MICHEL**, au capitaine **GIRAUD**. Le général russe **GILINSCKY** assiste à la revue et décore le général Pétain de l'ordre de Saint-Georges de Russie.
Le 5 juin, le Régiment remonte en ligne. Il occupe pendant deux mois, au bas des Hauts de Meuse, le secteur Moulainvillc -Eix, qu'il organise activement.
Le Régiment, alternant dans la garde de ce secteur avec le 99e Régiment d'Infanterie, connaît les repos monotones du camp de la Chiffour et du camp Joffre.
Le 15 août, remontant plus au nord, nous occupons le secteur de la Lauffée, où nous subirons des bombardements dont la violence rappelle ceux du secteur de Thiaumont.
Le 12 octobre, le 1er Bataillon relève, devant la batterie de Damloup, un Bataillon du 30e Régiment d'Infanterie. Notre 1er Bataillon est chargé d'organiser les parallèles de départ pour le 30e, qui doit participer à la grande attaque du 16 octobre sur les forts de Vaux et de Douaumont. Par son travail acharné, sous les bombardements violents, par l'organisation judicieuse du terrain de départ, notre 1er Bataillon mérite une citation à l'ordre du 30e Régiment d'Infanterie (colonel **SANTOS-COTTIN).**
Pendant toute cette période de juin à octobre, le Régiment prend part à des travaux très pénibles, qui ont pour but la mise en état de défense des Hauts de Meuse et particulièrement de 1a crête du Mardi-Gras. Ces travaux, exécutés de nuit, après une marche de 10 ou 15 kilomètres, sous des bombardements parfois très meurtriers, ont laissé un souvenir pénible dans la mémoire de ceux qui y ont participé.
Puis, le Régiment vient occuper à nouveau les tranchées de Moulainville et d'Eix où il demeure du commencement d'octobre à fin décembre. Nous travaillons activement à organiser nos tranchées qui courent au bas des côtes, le long de la ligne du chemin de fer meusien. Nos patrouilles déploient, d'autre part, une grande activité, explorant sans cesse le terrain en avant de nos lignes.
C'est dans les tranchées de Moulainville -Eix que le Régiment fête son troisième Noël de guerre.
Le 27 décembre, nous sommes relevés par le 19e d'Infanterie et quittons Verdun, où nous ne reviendrons plus au cours de la guerre. Nous nous embarquons à Dugny, par une pluie battante et débarquons an camp de Gondrecourt, où pendant quinze jours nous exécutons de nombreuses manœuvres pour nous préparer à la grande offensive de printemps 1917.

AVANCE DE ST-QUENTIN

Le 22 janvier, le Régiment vient occuper dans la Somme, au sud de l'Avre, devant les villages de Saint-Aurin et de l'Echelle -Saint-Aurin, les tranchées de Marquivillers qui doivent être sa base de départ pour l'attaque générale de printemps.
Le froid est très vif. Le service de garde est très pénible, car les Allemands, qui pressentent notre attaque, se montrent très mordants et font avec des Stoss-Truppen des coups de main sur nos sentinelles.
Le Régiment doit attaquer au sud de l'Avre, en direction de Roye, avec deux Bataillons en ligne, le 1er et le 2e. On prépare activement le secteur et les troupes pour cette offensive qui doit être décisive.
Mais des renseignements journaliers signalent, que les Allemands font sauter, en première ligne, leurs blockhaus et leurs abris et, à l'arrière, leurs dépôts de munitions, les routes et les ponts. Nos avions rapportent qu'ils procèdent derrière leur front à l'enlèvement des voies ferrées, à la destruction systématique des villages, des bois.
Les Allemands vont-ils s'en aller et nous abandonner le terrain qu'ils défendent avec acharnement depuis trois ans ? Tout le monde le dit, personne ne veut le croire.
L'Allemand songe bien, en effet, à se replier pour échapper à notre attaque qu'il redoute. Celle -ci est décidée pour le 16 mars. Deux jours avant, la préparation d'artillerie commence; elle se continue violemment le 15 mars.
Dans la nuit du 15 au 16 mars, la 6e Compagnie, commandée par le capitaine **GUEDEL**, reçoit 1'ordre d'envoyer une reconnaissance dans le village de Saint-Aurin. La Compagnie entière occupe le village avant le lever du jour. Les Allemands se sont mis en retraite et notre Régiment se porte en avant à leur poursuite. Nous assistons, le 17 mars, au déclenchement de l'attaque de la 27e Division, notre division sœur du 14e Corps d'Armée, et suivons des yeux la progression des vagues françaises, qui avancent au nord de l'Avre comme au camp de manœuvre, derrière notre barrage roulant.
Poursuivant sa marche en avant, le 22e s'élance vers Roye, se rassemble à Carrepuits, marche sur Ham qu'il occupe en talonnant l'ennemi, puis traverse la Somme, avance en direction de Saint-Quentin et, par une brillante opération menée par le lieutenant **SIMIAND** (1re Compagnie), s'empare du village de Roupy.
Au cours de cette avance rapide, nos pertes sont légères. Nous passons ensuite au sud de la Somme pour aller relever, en avant d'Essigny-le-Grand, le 30e d'Infanterie, qui a été un peu bousculé par l'ennemi. L'artillerie ennemie réagit violemment, nous creusons activement des tranchées pour nous mettre à l'abri de ses coups. Nos pertes sont sévères, trois officiers, le lieutenant **NEYRET**, les sous-lieutenants **MOUNARD** et **VERJAT** sont blessés, et plus de 100 hommes sont mis hors de combat.
Le temps pluvieux déprime la troupe, la fatigue est extrême. Depuis quinze jours le Régiment est sur la brèche, marchant en avant, sous la neige et la pluie, dans une région dévastée, sans abri, complément ruinée par l'ennemi. Le ravitaillement arrive mal, car les Allemands, en se repliant, ont fait sauter les ponts et détruit les routes.
Nous sommes mis, ensuite, à la disposition du 13e Corps pour exécuter des travaux de défense. Les 1er et 2e Bataillons travaillent à 1'organisation d'une première position sur les crêtes devant Saint-Quentin, au sud de la Somme. Le 3e Bataillon organise une deuxième position devant Fluquières. Le lieutenant **MUYARD** est blessé et une quarantaine d'hommes sont mis hors de

combat au cours de ces travaux. Le 25 avril, le Régiment part au repos et va cantonner à Appilly, sur les bords de l'Oise.

CHEMIN DES DAMES

Pendant que nous poursuivons l'ennemi en retraite sur Saint-Quentin, le général Nivelle avait déclenché la fameuse offensive du 16 avril 1917 sur le Chemin des Dames et devant Reims.
Au début de mai, le Régiment relève sur le plateau de Craonne les troupes du général Mangin, qui ont donné l'assaut. Pendant deux mois nous repoussons, dans des combats meurtriers et tenaces, toutes les tentatives faites par l'ennemi pour essayer de nous arracher notre conquête. Puis, en octobre de la même année, nous prenons part à l'heureuse offensive de La Malmaison, qui nous assure la possession de la totalité du Chemin des Dames.

La Bovelle et Cerny.

Le 8 mai, le Régiment relève dans leurs emplacements de fin d'attaque les éléments du 11e Corps, qui ont atteint l'arête nord du plateau du Chemin des Dames, entre la ferme de la Bovelle et le village d'Ailles.
Nous occupons une position en forme de fer à cheval suivant le contour du bord de la falaise qui domine l'Ailette. Le 1er Bataillon est dans la branche gauche du fer à cheval, près de la ferme de la Bovelle; le 3e Bataillon dans la branche droite, près du village d Ailles, le 2e Bataillon est en réserve en arrière du centre. Nous sommes en liaison à droite avec la 27e Division et à gauche avec le 99e Régiment d'Infanterie.
Le terrain a été bouleversé par le tir de nos artilleries qui a précédé notre offensive du 16 avril. Nos premières lignes, mal définies, sont constituées par des trous d'obus à peine reliés entre eux par de petits boyaux et par des éléments de tranchées démolies qui aboutissent chez l'ennemi. En certains points, nos petits postes sont au contact immédiat de ceux des Allemands.
Ceux-ci occupent, en contre-pente, des tranchées qui échappent à nos vues et qui communiquent, en avant, par des tunnels, à des observatoires que nos petits postes enserrent étroitement sans parvenir à s'en emparer, en arrière, à des "creutes" solidement organisées. La première ligne ennemie et notre première ligne, en certains points, se mêlent et se confondent. II en résulte, aux avant-postes, une lutte perpétuelle et meurtrière à coups de fusils et à la grenade. On s'y bat à bout portant d'un trou d'obus à l'autre.
En arrière, nos lignes de soutien sont martelées incessamment par la grosse artillerie ennemie. Le secteur prend, à certaines heures, une agitation indescriptible qui rappelle celle des plus mauvais jours de Thiaumont.
Le 11 mai, au petit jour, un feu roulant de 1'artillerie ennemie se déclenche subitement sur tout le front du Régiment et particulièrement à gauche, sur le 1er Bataillon. Le bombardement se prolonge sur le 99e d'Infanterie qui occupe, à gauche de nous, les avancés de la ferme de la Bovelle. A 6 heures, le tir de l'artillerie ennemie s'allonge brusquement et les Bavarois, surgissant de leurs tranchées, se ruent à l'attaque de nos positions. Encadrés par des Stoss-Truppen (troupes d'assaut), ils se jettent vigoureusement sur nos défenseurs et un corps à corps s'engage dans les trous d'obus qui nous servent de première ligne.
A gauche, le 99e d'Infanterie ayant légèrement fléchi, les Allemands s'infiltrent par les boyaux sur les derrières de la section de gauche de la 2e Compagnie. Après une résistance énergique menée par l'adjudant **BEILLON**, qui est tué au cours de 1'action, cette section doit céder un peu de terrain. Une contre-attaque, exécutée aussitôt par la section de soutien de la 2e

Compagnie appuyée par la section de l'adjudant **BEILLON**, regagne tout le terrain primitivement perdu. Sur le front de la 2e Compagnie les Allemands attaquent à trois reprises différentes. Les lieutenants **De COUCY** et **DUFOUR** mènent le combat avec acharnement. La 2e Compagnie lance plus de 4.000 grenades, de 6 heures à 11 heures.
Au centre, c'est 1ère Compagnie, commandée par le brave capitaine **GUILLOUD**, qui supporte le choc. Les Allemands réussissent à arriver en force dans les tranchées tenues par la section du sous-lieutenant **AMANT**. Cette section, après une résistance acharnée, est obligée de se replier et les Allemands vont s'emparer de la section de mitrailleuses du sous-lieutenant **BRION**. A ce moment, le sous-lieutenant **AMANT**, le sous-lieutenant **BRION** et l'adjudant **BADIN** se jettent avec quelques hommes sur l'ennemi et font si bien qu'ils le chassent de nos tranchées et reprennent les deux pièces de mitrailleuses que nous avions abandonnées.
A droite, les troupes d'assaut de l'ennemi s'emparent des tranchées tenues par la section de gauche de la 9e Compagnie qui est en liaison avec la Compagnie du capitaine **GUILLOUD**. La section de droite de cette Compagnie, attaquée de front, est prise à revers par les groupes qui ont bousculé la 9e, se défend avec une énergie désespérée. Submergée par 1'ennemi, complètement décimée, cette section est obligée de lâcher la barricade de la tranchée de Bamberg. Le sous-lieutenant **BADOLLE**, qui la commande, est tué dans le corps à corps. Quelques instants après, une vive contre-attaque nous rend la barricade perdue.
A 11 heures, la lutte a cessé sur tout le front du 1er Bataillon, qui tient intégralement les positions qu'il occupait la veille.
Au 3e Bataillon, la section de la 9e Compagnie, qui avait dû se replier le matin sous la pression ennemie, réoccupe, par une contre-attaque vivement menée par le sous-lieutenant Guillot, le saillant de Sadova. Une nouvelle attaque allemande nous en chasse. Une nouvelle contre-attaque nous assure, en fin de matinée, la possession définitive de ce point.
Le lendemain matin, le lieutenant de Renéville, commandant la 9e Compagnie, est tué à cet emplacement, où il s'était porté pour encourager ses hommes.
Plus à droite, une vague d'assaut ennemie, qui tentait d'aborder nos lignes sur le front de la 11e Compagnie, brillamment commandée par le lieutenant **POINAS**, est prise sous nos barrages de V.B. et doit refluer dans ses tranchées.
Devant le 3e Bataillon, la lutte se poursuit jusqu'à la nuit, les Allemands essayant à plusieurs reprises d'aborder nos tranchées par petits groupes : ils sont partout repoussés.
C'est dans ces combats que le sergent **SILLANS Eugène,** un vieux brave déjà titulaire de la Médaille Militaire et de plusieurs citations élogieuses, est fait chevalier de la Légion d'honneur avec le beau motif suivant; « Beau soldat, dont la bravoure et le haut sentiment du devoir sont connus de tous. Ardent patriote, d'une énergie indomptable, exerce sur ses hommes un réel ascendant. Vient de donner de nouvelles preuves de son courage et de son sang-froid au cours d'une vive attaque menée le 11 mai 1917 sur le front de sa section et précédée d'un très violent bombardement. Faisant lui-même le coup de feu, a abattu 20 ennemis qui tentaient de pénétrer dans nos lignes et, semant la panique parmi les assaillants, grâce à son tir bien ajusté, a contraint les Allemands à se replier.»
Après avoir repoussé victorieusement les attaques furieuses des Allemands dans le secteur de la Bovelle, le Régiment va, devant Cerny, annihiler tous les efforts tentés par l'ennemi pour conquérir la crête du Chemin des Dames.
La relève s'effectue dans des conditions particulièrement pénibles. Il faut descendre dans le ravin de Paissy, empesté de gaz toxiques et lacrymogènes, battu incessamment par l'artillerie ennemie, puis faire un long détour vers le village de Moulins, par des pistes défoncées, qui montent et qui descendent, puis revenir vers le ravin de Vendress et, dans la nuit noire, par une chaleur étouffante, escalader sous le poids écrasant de nos sacs, de nos bagages, de nos fusils, la falaise de Troyon, qui se dresse à pic devant nous comme un obstacle infranchissable. L'artillerie ennemie nous harcèle, nous poursuit avec obstination... Nous voici sur le plateau

dans un terrain lunaire. Nous nous engageons dans de longs boyaux interminables, nous marchons sur des cadavres, sur des fusils, sur des débris de toutes sortes... L'artillerie ennemie tire, tire sans cesse. Il faut mettre les masques maintenant et la marche continue, essoufflée, lente, et l'artillerie toujours s'obstine sur nous... Nous arrivons dans des tranchées démolies. La lune, qui s'est levée, nous permet de voir par-dessus les boyaux un terrain qui s'incline et qui semble tout à coup disparaître devant nous: c'est la vallée de l'Ailette, et de tous côtés des cadavres noirs et hideux: les bataillons sénégalais ont subi, le 16 avril, de sanglantes pertes dans ces parages...

Nous occupons devant le village et la sucrerie de Cerny des tranchées bouleversées. Nous sommes en liaison, à droite, avec les coloniaux, à gauche, avec les tirailleurs marocains. Nous avons deux Bataillons en ligne et un en réserve.

Le Bataillon de gauche occupe le saillant connu sous le nom de saillant de la «Deva.» Ce saillant nous donne des vues remarquables sur les positions allemandes et particulièrement sur la sucrerie de Cerny et sur le fond de la vallée de l'Ailette.

Le saillant de la «Deva» sera plus de dix fois attaqué par l'ennemi et, chaque fois, après de violents corps à corps, nos contre-attaques en chasseront les Allemands. Le 25 mai, en particulier, à 21h30, après un violent bombardement d'artillerie, de minens, de bombes à tringles et de grenades, les Allemands, sortant du chemin creux situé en avant du saillant, s'élancent sur la section de la 1ère Compagnie, la bousculent et s'emparent de l'ouvrage.

Une contre-attaque immédiate à la grenade, énergiquement menée par le lieutenant **STUPFEL**, l'adjudant **FANGEAS** et l'aspirant **AUBERT**, de la 2e Compagnie, les en chasse aussitôt, en leur faisant subir des pertes sensibles. Pendant toute cette période, la 1ère Compagnie, commandée par le capitaine **GUILLOUD**, a fait des prodiges de courage et d'énergie. Cette Compagnie, combattant dix jours et dix nuits sans faiblir, repousse tous les assauts de l'ennemi et garde intact le terrain qu'elle est chargée de défendre. Le brave sous-lieutenant **AMANT** (1ère Compagnie), qui s'était distingué par son intrépidité le 11 mai, est blessé mortellement, au cours de l'un de ces combats.

A droite, le 3e Bataillon, commandé par le chef de Bataillon **MICHEL**, occupe le saillant de la Strypa et le tunnel de Cerny, deux points que l'ennemi nous dispute avec acharnement.

Le 17 juin, au petit jour, les Allemands déclenchent sur le saillant de la Strypa une violente attaque, que le lieutenant **PERRE**, à la tête de la 10e Compagnie, repousse énergiquement.

Plus à droite, nous occupons le tunnel de Cerny, véritable forteresse dont les galeries souterraines s'enfoncent jusqu'au-dessous des tranchées allemandes et dont l'une des sorties débouche dans les organisations ennemies. Le commandant de cette forteresse est le capitaine Pascal, officier distingué, maître dans l'art d'organiser une position.

Le général Franchet d'Espérey, commandant le groupe des Armées du Centre, visitant le tunnel de Cerny, se fit conduire jusqu'à la barricade qui en défendait l'entrée du côté des Boches et complimenta vivement nos troupes pour leur belle conduite des jours précédents.

Nos pertes dans ce secteur sont très lourdes, le sous-lieutenant **AMANT** (1ère Compagnie) et le sous-lieutenant **de VELNA** sont tués. Du 16 au 23 mai, 385 hommes sont mis hors de combat.

Dans nos tranchées infernales aux heures où l'artillerie ennemie s'acharne sur nous, il est quelqu'un qui ne manque jamais de venir, chaque jour, nous faire sa visite. C'est le brave abbé **DANGER** — un vrai poilu — notre aumônier. Sanglé dans sa soutane noire, bardé de bidons et de musettes, et sa barbe brune toute poudrée de la poussière des tranchées, il va, de section en section, toujours souriant, toujours calme. Dès qu'il apparaît dans un coin de boyau, vite on se rassemble autour de lui:

« Quelle bonne nouvelle nous apportez-vous aujourd'hui, Monsieur l'Aumônier ?» Et le brave abbé de nous donner le dernier « tuyau», tout en distribuant autour de lui cigarettes et mille friandises.

A partir du 10 juin, c'est le lieutenant-colonel **ENGELHARD** qui commande le Régiment, en remplacement du colonel **JUSTIN**, qui est appelé à d'autres fonctions.
Officiers et soldats du 22e voient s'en aller avec regrets leur brave colonel, « le père Justin», comme nous l'appelions: chef aimé de tous, courageux et prudent à la fois, qui nous avait brillamment conduits dans tous les combats de nos trois premières années de guerre! Nous n'oublierons pas le père Justin !
Depuis quarante jours, nos braves soldats combattent sans répit. Ils vont être relevés... Non ! Un vent de défaillance a passé sur les divisions désignées pour nous remplacer et nos braves soldats, exténués, doivent continuer à combattre. De même qu'ils avaient vaillamment résisté aux assauts furieux des meilleures troupes bavaroises, de même nos soldats restaient sourds à la propagande défaitiste émanée de ces agences clandestines que l'ennemi avait organisées jusqu'aux tranchées. Malgré un séjour prolongé dans un secteur où la lutte est particulièrement acharnée et meurtrière, malgré la fatigue extrême, nos braves poilus restent fidèles à leur devoir et à leurs chefs: aucune flétrissure n'est venue ternir l'éclat de leur réputation.
Le 24 juin, le Régiment est enfin retiré de la ligne de feu. Chacun se réjouit, car on parle d'un repos dans la région parisienne. Hélas! Il n'en est rien: les camions nous débarquent dans la région déserte et ruinée de Marquivillers, tout près des tranchées d'où nous sommes partis, en mars, vers Saint-Quentin.
Pendant trois semaines, nous faisons de l'instruction. Nous manœuvrons à travers les anciennes organisations ennemies de Beuvraignes, nous préparant à la prochaine offensive.
Le 14 juillet, notre drapeau, porté par le lieutenant **DUPERRAY**, accompagné par le capitaine **ELIE**, les lieutenants **REYNIER, VALENTINI** et **GIRAUD** et une délégation de trente hommes, va défiler dans les rues de Paris.

Secteur de la Fère.

Le 15 juillet, le Régiment va occuper un secteur calme devant La Fère.
Nos Compagnies tiennent des fronts énormes. Nous déployons une remarquable activité de patrouilles et repoussons plusieurs coups de main ennemis.
Le 21 juillet, après une violente et courte préparation d'artillerie, un fort parti allemand tente un coup de main sur la section du lieutenant Albert, de la 3e Compagnie, qui occupe le cimetière de Saint-Firmin, devant La Fère. Après un corps à corps vivement mené, l'ennemi est rejeté, sans avoir pu enlever un seul de nos hommes.
Le 12 août, le Régiment quitte la région de La Fère, se porte de la vallée de l'Oise dans celle de l'Aisne et cantonne à Vauxrezis, près de Soissons.
Nous sommes au repos jusqu'à fin août ; puis, pendant le mois de septembre, nous procédons, dans le secteur de Laffaux, aux travaux préparatoires à l'attaque que nous devons exécuter pour chasser les Allemands de l'autre côté de l'Ailette.
Pendant ces travaux, le Régiment est cantonné dans les villages démolis de Vauxrezis et de Clamecy, et dans d'immenses souterrains, connus sous le nom de creutes.

ATTAQUE DE LA MALMAISON

Le Régiment doit participer, sous les ordres du général Maistre, commandant la VIe Armée, à une grande, attaque, dont le but est de chasser définitivement l'ennemi des pentes nord du Chemin des Dames.

Le 1er Bataillon (commandant **RAYNAUD**) est désigné comme bataillon d'assaut. Le 2e Bataillon, comme bataillon soutien de l'attaque. Le 3e Bataillon est en réserve.
Pendant le début du mois d'octobre, les 1er et 2e Bataillons font, sur le plateau de Villers-la-Fosse, dans un terrain préparé, la répétition de l'attaque projetée.
Le Régiment attaque, face à l'est, à la charnière gauche de la VIe Armée. Il a une mission de flanc-garde; il est chargé d'occuper solidement les débouchés du ravin d'Ailleval (vallée Guerbette), de façon à permettre au gros des troupes de la VIe Armée de pousser face au nord, en direction de Pinon et d'Anizy-le-Chateau.
Le terrain sur lequel nous allons nous engager est un plateau qui remonte légèrement vers l'ennemi, pour aboutir à. une vallée étroite (orientée sud-nord) aux bords abrupts: la vallée Guerbette.
Le 1er Bataillon doit enlever trois lignes de tranchées fortement organisées, qui font partie de la fameuse position Hindenburg, puis atteindre la vallée Guerbette et s'y établir solidement. Trois chars d'assaut appuient l'attaque, précédée d'une formidable préparation d'artillerie, qui commence le 17 octobre.
Le 23 octobre, le 1er Bataillon, renforcé de la 5e Compagnie, qui est chargée de nettoyer les creutes de la vallée Guerbette, est en place dans ses tranchées de départ, dans le dispositif suivant: à droite la 2e Compagnie, commandée par le capitaine **MARIOTTI**; à gauche la 3e Compagnie, commandée par 1e capitaine **SAGOT**, puis le lieutenant **ALBERT** ; la 1ère Compagnie (capitaine **GUILLOUD**) est en soutien immédiat.
A 5 h.15 les vagues d'assaut du 1er Bataillon s'élancent en avant, précédées d'un impressionnant barrage roulant d'artillerie. Le terrain d'attaque est un vaste champ d'entonnoirs, dans lequel la progression est difficile. La résistance ennemie s'affirme dès le départ. Des groupes ennemis qui, pour échapper à notre tir de destruction, se sont placés dans les trous d'obus immédiatement en avant de notre parallèle de départ, se défendent courageusement à la grenade et au fusil. Ils sont bientôt forcés de se rendre. Le capitaine **SAGOT** est blessé dans ces premiers combats et le lieutenant **ALBERT** prend le commandement de la 3e Compagnie.
Nos vagues se heurtent à une nouvelle résistance à la deuxième ligne de tranchée ennemie (tranchée du Palmier), où plusieurs mitrailleuses entrent en action. Ces mitrailleuses sont rapidement entourées, les servants sont tués à coups de grenades et la progression continue dans la nuit.
Nous arrivons devant la troisième ligne ennemie (tranchée des Casemates) et nous nous heurtons à un ennemi qui a pu se ressaisir et qui se défend énergiquement. Après un violent combat à la grenade et à la baïonnette, cette troisième ligne est enlevée et les éléments de tête de la 3e Compagnie, entraînés par le lieutenant **ALBERT**, arrivent sur la vallée Guerbette, au moment où les Allemands mettent leurs mitrailleuses en batterie. Une courte lutte s'engage: les Allemands sont tous pris ou tués.
Le sous-lieutenant **DALIN** se jette résolument dans le fond de la vallée Guerbette, pénètre hardiment dans les creutes où se sont réfugiés les Allemands et, par sa décision et son courage, force une cinquantaine d'ennemis à déposer les armes. Pour ce brillant fait d'armes, le lieutenant **DALIN** est fait chevalier de la Légion d'honneur sur le champ de bataille. Le caporal **MONTELS**, qui faisait partie du détachement du lieutenant **DALIN**, fit montre d'un courage remarquable, en attaquant à coups de pistolet un groupe d'Allemands qui résistaient.
A. droite, la 2e Compagnie, brillamment entraînée, par le capitaine **MARIOTTI**, atteint tous ses objectifs.
Le lieutenant **DUFOUR**, de cette Compagnie, engage, à la lueur des fusées, avec un officier boche qui ne veut pas se rendre, un duel acharné au revolver. Le lieutenant **DUFOUR**, d'abord blessé d'une balle au bras, réussit à descendre son adversaire. Refusant de se laisser évacuer, le lieutenant **DUFOUR** continue l'attaque avec son calme habituel.

Le lieutenant **DAURELLE**, commandant la 1ère Compagnie de mitrailleuses, qui s'est élancé à l'attaque avec la première vague d'assaut, arrive à la tête de ses hommes sur un nid de mitrailleuses, où des Allemands résistent avec acharnement. Obligé de se terrer à quelques mètres des ennemis, le lieutenant **DAURELLE** reste toute la journée dans un trou d'obus, sous le feu des mitrailleuses et des grenades ennemies, échappant par miracle à la mort. Il reçoit le lendemain sur le champ de bataille la croix de la Légion d'honneur.
Tous ces combats, menés très vivement, se déroulent en pleine nuit. On se bat à coups de grenades, dans les trous d'obus, à la lueur des fusées. Lorsque le jour se lève, chacun est étonné d'avoir progressé aussi rapidement dans ce terrain lunaire, enchevêtré de fils de fer, de tronçons d'arbres et parmi les blockhaus en ciment, où se tenaient encore des groupes ennemis.
A 6 heures, tous les objectifs étaient atteints; les pertes avaient été légères: la 2e Compagnie a perdu trois blessés et la 3e Compagnie une quinzaine d'hommes, dont l'adjudant Papillon.
Mais, vers 8 heures, l'attaque du Bataillon du 297e Régiment d'Infanterie, à gauche de la 3e Compagnie, après avoir apparemment brillamment réussi, doit refluer sous l'action d'un vif retour offensif des Allemands, qui débouchent du ravin d'Ailleval.
La liaison est un moment perdue avec le Bataillon du 297e et les Allemands, progressant de trou d'obus en trou d'obus arrivent jusque sur les derrières de la Compagnie du lieutenant **ALBERT**.
La situation est rendue plus difficile encore, par le fait que nos 155 et nos 75 tirent trop court et causent à cette Compagnie des pertes sérieuses.
Le lieutenant **ALBERT** fait face immédiatement à cette situation extrêmement délicate en ralliant les éléments de droite du 297e d'Infanterie qui se replient et en portant une de ses sections sur sa gauche, face à l'attaque ennemie. La situation, un moment compromise, est complètement rétablie et les Compagnies du 1er Bataillon ne cèdent pas un pouce du terrain qu'elles ont brillamment conquis par leur irrésistible assaut. Au cours de cet incident de combat, le sergent **ABRIBAT** et le caporal **CHASTANG** se distinguent par leur mépris absolu du danger. Sous un tir violent et précis de mitrailleuses, ils se portent résolument en avant, ranimant par leur exemple le courage de leurs hommes, qui hésitent à avancer, en raison de la violence de la fusillade ennemie.
Mais, au cours de cet incident de la bataille, la Compagnie du lieutenant **ALBERT**, prise de flanc par les mitrailleuses ennemies et fusillée par des Allemands qui avaient réussi à se glisser jusqu'en arrière d'elle, subit des pertes sanglantes: 26 tués et 52 blessés en quelques heures.
Devant la 2e Compagnie, le lieutenant **MOINE**, avec son groupe de nettoyeurs, pénètre hardiment dans les creutes de la vallée Guerbette et, après un vif combat à la grenade, les occupent en faisant de nombreux prisonniers.
Le 23 octobre a été pour le Régiment une journée glorieuse; 8 officiers, dont un chef de Bataillon, et 180 soldats ennemis ont été faits prisonniers et nous avons pris 20 mitrailleuses, 3 lance-bombes et une quantité considérable de munitions.
Le 24 octobre, sur le champ de bataille, le colonel **ENGELHARD** remet la croix d'honneur au lieutenant **DAURELLE** (1ère C. M.) et au sous-lieutenant **DALIN** (3e Compagnie), la Médaille Militaire à l'adjudant **GARNIER**, de la 2e Compagnie, au sergent **ALIBERT**, de la 6e Compagnie, au sergent **ABRIBAT**, aux caporaux **CHASTANG** et **MONTELS**, tous trois de la 3e Compagnie.
Les 3e et 2e Compagnies, pour leur brillante conduite, sont citées à l'ordre du Régiment et le capitaine **MARIOTTI** et le lieutenant **ALBERT**, qui les commandent, sont cités à l'ordre de l'Armée.
Le 25 octobre, de leurs tranchées de la vallée Guerbette, nos soldats assistent, émerveillés, à la progression et au développement de l'attaque de la Division, qui s'empare de Pinon et arrive jusqu'à l'Ailette.
L'adjudant **GARNIER** (1ère Compagnie), qui a reçu la veille la Médaille Militaire, profitant du désarroi ennemi, s'avance hardiment avec quelques hommes dans le fond de la vallée Guerbette,

pénètre dans les organisations ennemies et ramène dans nos lignes une cinquantaine de prisonniers qui, devant tant d'audace, se sont laissé cueillir sans essayer de se défendre.
Les pertes pendant ces journées sont de 3 officiers blessés: le capitaine **SAGOT**, le lieutenant **NEGRONI** et le lieutenant **BRION** (ce dernier blessé, grièvement recevra la croix quelques jours après, à l'hôpital de Soissons) et de 246 hommes.
A l'attaque de la vallée de Guerbette, près de Laffaux, le 22e Régiment d'Infanterie, par sa brillante conduite, mérite sa deuxième citation à l'ordre de l'Armée :

Ordre général n° 529, de la VIe Armée, du 13 novembre 1917.

Le 22e Régiment d'Infanterie, sous les ordres du lieutenant-colonel Engelhard, a brillamment enlevé, le 23 octobre 1917 toute une succession de lignes allemandes fortement organisées et solidement tenues et, malgré de violentes contre-attaques, a réussi à maintenir l'occupation d'un point qui couvrait la gauche de sa Division contribuant ainsi, par des actions de flanc, à la capture de prisonniers réalisée par les corps voisins.

Le 22e Régiment d'Infanterie a conquis, en Champagne (25 septembre 1915) et à la Malmaison (23 octobre 1917), pour sa brillante conduite à l'attaque, la fourragère verte, qui ornera pendant un an son drapeau.
Relevé le 29 octobre de son terrain d'attaque, le 22e occupe, pendant quelques jours, un secteur du nord de l'Ailette devant Quincy-Basse. Puis le Régiment est envoyé en repos dans la région de Lamothe-Breuil, près de Compiègne, où il est inspecté par le général Franchet d'Esperey qui remet la croix de la Légion d'honneur au capitaine **GUILLOUD**.
Le 10 novembre, à Soissons, le général Pétain accroche la fourragère verte et rouge à notre drapeau.
Dans cette cérémonie inoubliable le drapeau est tenu par le chef d'escadron **DUPONNOIS** qui commande provisoirement le Régiment. Chacun a gardé le souvenir de ce chef courtois, bienveillant, calme, aimé de tous, qui a participé avec le Régiment à tous les combats de 1916 et 1917.
Le chef de Bataillon **RAYNAUD**, qui a brillamment commandé le 1er Bataillon, à 1'attaque de la Malmaison, est fait officier de la Légion d'honneur.
Le lieutenant-colonel **ENGELHARD**, étant évacué malade, le lieutenant-colonel **CHATEL** prend le 21 novembre le commandement du Régiment.
Le 1er décembre, nous sommes alertés et transportés en camions dans la zone de Guiscard en soutien des Anglais, qui viennent, par une brillante attaque de tanks, de s'avancer jusqu'aux lisières de Cambrai.
Nous cantonnons ensuite près de Jussy et commençons 1'organisation défensive du canal Crozat, entre Jussy et Saint Simon.
Le 15 décembre, quittant la région de Jussy, nous nous embarquons à la gare de Noyon pour le camp de Saint-Ouen (Champagne), où nous sommes mis, pendant trois semaines, à l'instruction.
Comme les deux hivers précédents, la période d'instruction fut rendue très pénible par le froid rigoureux et la neige.
C'est dans les baraquements du camp de Saint-Ouen que nous fêtons notre quatrième Noël de

SECTEUR D'ALSACE.

Transporté en chemin de fer, le Régiment revient dans la région de Belfort. Nous allons, comme en 1915, occuper devant Altkirch les tranchées des bois du Stokele, du Bannholz et du Lerchenholz. Nous nous retrouvons à Badricourt, à Dannemarie, à Hagenbach, au milieu de vieilles connaissances ; les populations alsaciennes de ces villages sont heureuses de retrouver dans nos rangs quelques-uns de ceux qu'elles connurent en 1915. Mais Verdun a fait de nombreux vides ! Et c'est les larmes aux yeux que nos hôtes apprennent qu'un tel, que tel autre aussi, que tels autres encore sont tombés à Verdun.
Le secteur d'Alsace est moins tranquille qu'en 1915. L'Allemand prépare en secret sa grande offensive de printemps 1918 et, pour donner le change à notre commandement, il multiplie les bombardements, les coups de main de toutes sortes ; il faut faire vigilance et le service de garde est très pénible
Pour ne pas perdre ses belles qualités offensives, le Régiment effectue de nombreuses patrouilles et des raids, au cours desquels nous ramenons des prisonniers. Le lieutenant Bonneton conduit avec beaucoup d'allant un coup de main avec préparation d'artillerie sur 1'ouvrage des Bulgares au nord de la route d'Altkirch.
C'est en Alsace que le commandant **MICHEL**, le chef distingué du 3e Bataillon, est appelé à l'honneur de commander le 5e Bataillon de chasseurs à pied et quitte le Régiment. Nous voyons s'en aller avec regret cet officier enjoué, calme, expérimenté, avisé et prudent, qui avait brillamment participé à tous les combats du 22e.

COMBAT DU KEMMEL

Les Allemands ont déclenché dans la Somme leur fameuse offensive qui doit abattre définitivement les armées alliées. Bousculant les troupes anglaises, ils se sont avancés jusqu'à Montdidier. Le 22e ne va pas rester inactif en Alsace, quand la bataille fait rage devant Amiens.
Le 11 avril, nous nous embarquons à la gare de Bas-Evette, près de Belfort. Nous avons comme première destination la gare de Mantes, mais en cours de route nous recevons l'ordre de continuer sur Amiens, puis sur Dunkerque. Finalement, après soixante heures de chemin de fer, nous débarquons dans la matinée du 14 avril à la gare de Roosbruge (Belgique).
L'instant est critique, les Allemands ont enfoncé le front anglo-portugais devant Armentières, ils s'avancent vers Hazebrouck et prétendent atteindre bientôt la côte de la Manche et s'emparer de Calais.
Après quelques heures de repos à Proven, le Régiment est porté rapidement dans la zone de Watou puis, toujours poussé activement en avant, s'établit dans la région de Reineinguelst.
Les Anglais viennent d'évacuer le saillant de Paschendaele. Ils se replient sur Ypres, poursuivis par les Allemands, et leur retraite se fait de plus en plus rapide... inquiétante.
Le Régiment est engagé au milieu des troupes britanniques. La seule vue de nos capotes bleues a redonné confiance à tous.
Nos alliés cessent de battre en retraite. La population belge acclame nos soldats. Ceux qui commençaient à fuir viennent au-devant de nous, les mains pleines de cigarettes, de friandises...
Le 16 avril, après trois jours de chemin de fer et après avoir fait 40 kilomètres sans une nuit de repos, le Régiment reçoit l'ordre de se porter au village de Kemmel, d'attaquer le soir même en direction de Messines.
C'est le 1er Bataillon (commandant **RAYNAUD**) qui est chargé de cette opération. A 20 heures, ce Bataillon débouche en pleine nuit du village de Kemmel et progresse vers Messines, malgré un très violent tir de barrage de 150 et de 210.

Le Bataillon est arrêté dans sa progression par une contre-attaque allemande qui débouche de la position du moulin de Spanbrockmolen. Malgré deux nouvelles attaques, le Bataillon Raynaud ne peut s'emparer du moulin, fortement défendu par l'ennemi. Les Compagnies du Ier Bataillon s'installent à. 200 mètres environ du moulin, dans de vieilles tranchées anglaises.
Le lendemain, au petit jour, les 2e et 3e Compagnies reçoivent l'ordre d'attaquer à nouveau le moulin de Spanbrockmolen. Ces Compagnies s'élancent à l'assaut sur un terrain absolument plat et détrempé par la pluie. Elles sont accueillies par des feux violents de mitrailleuses, de front et de flanc, qui les obligent à refluer dans leurs tranchées de départ.
Mais le moulin de Spanbrockmolen est une position dominante importante qu'il faut prendre à tout prix. Le 17 au soir, les 2e et 3e Compagnies partent pour la troisième fois à l'assaut du moulin tristement célèbre. L'attaque se déclenche après une courte préparation d'artillerie. Malgré le tir de l'artillerie et des mitrailleuses, qui se dévoilent dès leur débouché, nos vagues d'assaut font un premier bond de 150 mètres, puis progressent, homme par homme, à. travers des éléments de tranchées et des trous d'obus organisés d'où l'ennemi se replie vers le moulin. Ce mouvement est appuyé par deux sections de la 1ère Compagnie que le capitaine **GUILLOUD** pousse en avant, avec l'ordre d'avancer à tout prix. A 20 heures environ, les premiers éléments, commandés par le lieutenant **FAUSSET-GRIVELLI,** sont parvenus à la hauteur du moulin de Spanbrockmolen et se jettent dans les tranchées ennemies, occupées par une nombreuse garnison (les ennemis sont coude à coude). C'est alors que, sur une fusée signal, l'ennemi déclenche un tir de barrage d'une violence extrême qui balaie le terrain en arrière de notre vague d'assaut. Les Allemands se jettent ensuite sur nos troupes isolées. Malgré l'élan de nos soldats et leur résistance acharnée, malgré l'héroïque sacrifice du jeune **FAUSSET-GRIVELLI,** qui tombe frappé de plusieurs balles en dirigeant le combat, nos éléments d'attaque, submergés par l'ennemi, refluent dans leurs tranchées de départ, subissant des pertes sérieuses. A lui seul, le 1er Bataillon a perdu 120 hommes dans ces combats héroïques mais malheureux.
Le commandant **RAYNAUD**, faisant preuve une fois de plus du courage et du mépris du danger le plus parfait, est blessé en entraînant son Bataillon à l'assaut.
L'attaque du moulin de Spanbrockmolen est pour le moment ajournée et le 22e Régiment d'Infanterie, s'accrochant au terrain qu'il occupe, en poursuit activement l'organisation.
Les Allemands deviennent de plus en plus actifs. Des patrouilles nombreuses essayent d'approcher nos lignes. Le 20 avril, après avoir tenté de s'infiltrer dans notre position, l'ennemi prononce, à deux reprises, une attaque locale sur les abords de la ferme Spy. Ces attaques sont brillamment repoussées par la 5e Compagnie, qui fait preuve en la circonstance d'un mordant remarquable. Quelques groupes résolus de cette Compagnie, sortant des tranchées, s'élancent à découvert à la rencontre de l'ennemi, engagent avec lui des combats corps à corps et ramènent.5 prisonniers dont 1 officier.
Ainsi, malgré les pertes sensibles, malgré la fatigue extrême et les conditions pénibles dans lesquelles les troupes tiennent un secteur non encore organisé, le moral s'affirme excellent.
Le 20 avril, le lieutenant-colonel **CHATEL**, commandant le Régiment, est nommé chef d'Etat-Major de la 24e Division. C'est avec regret que nous voyons s'en aller notre colonel: chef brillant et distingué, qui avait su, tout de suite, gagner notre affection et notre confiance par sa haute valeur personnelle et son courage, la bienveillance et la sympathie qu'il nous témoignait à tous. Peut-être la bataille du 25 avril n'aurait-elle pas été aussi malheureuse pour nos armes, si ce chef expérimenté avait pu rester à la tête du Régiment.
Le commandant **BAILLODS**, du 30 Régiment d'Infanterie, prend provisoirement le commandement du Régiment, dont le lieutenant-colonel **TRONYO** prendra, le 26 avril, le commandement effectif.
C'est alors que le Régiment, après avoir lui-même attaqué à plusieurs reprises l'ennemi, subira la puissante attaque du 25 avril et, par sa brillante conduite et son sacrifice héroïque, remplira glorieusement 1a mission de résistance dont il était chargé.

Le 24 avril, le Régiment occupe, en avant du village de Kemmel, une série de tranchées qui vont de la ferme Spy, à droite, à. la ferme Lagache, à gauche, à cheval sur la route Kemmel-Messines. Le 22e Régiment d'Infanterie est en liaison, à droite, avec le 30e Régiment d'Infanterie; à gauche, avec la 64e Division anglaise.
En avant du front du Régiment, les Allemands tiennent, à gauche, une série de hauteurs qui dominent légèrement nos lignes. Sur l'une de ces petites croupes, est bâti le moulin de Spanbrockmolen. A droite, au contraire, le terrain décline vers l'ennemi, qui est établi dans le fond de la vallée de la Douve. De ce côté, l'ennemi occupe d'anciennes organisations anglaises. Il est installé, en particulier, dans un ancien camp, dont on aperçoit les baraquements démolis.
Le champ de bataille se présente comme plat, dépourvu de couverts. Seules, quelques fermes à demi démolies, servent points de repère à nos tirs et à nos patrouilles.
Derrière nous, le mont Kemmel voûte son dos arrondi, hérissé d'arbres déchiquetés. De loin, dans cette plaine immense et plate, le mont Kemmel, dont l'altitude ne dépasse pas 130 mètres, ressemble à une montagne énorme. Ce devait être la borne extrême de l'invasion des Flandres !
Le 23 avril, au soir, le Régiment reçoit l'ordre de se porter en avant, pour occuper d'anciennes tranchées anglaises situées à environ 500 mètres de notre front. Cette opération est commencée par infiltration, au cours de la nuit et, au lever du jour, à la faveur du brouillard. Elle permet une avance de 300 mètres environ au-delà de Regent-Street. A partir de 7 heures, le temps s'étant éclairci, les Allemands balaient sans cesse le terrain par les feux de leurs mitrailleuses. Tout mouvement, même isolé, devient impossible sous les vues dominantes de l'ennemi. Les pertes sont sérieuses.
A 21 heures, après une préparation d'artillerie, l'attaque sur les objectifs indiqués est menée par la 5e Compagnie, à droite, la 10e Compagnie renforcée d'un peloton de la 11e Compagnie, à gauche. Une légère progression est d'abord réalisée à droite, mais ne peut être maintenue, en raison de l'intensité du tir des mitrailleuses allemandes, aussitôt déclenché. A gauche, les éléments d'assaut, qui subissent de fortes pertes dès leur premier bond en avant et ne peuvent réaliser aucun progrès.
L'attaque prononcée dans la première partie de la nuit n'ayant pas atteint ses objectifs, le chef de Bataillon **BAILLODS**, commandant l'opération, donne l'ordre au chef de Bataillon **De LASBORDES**, chargé de l'exécuter, de la renouveler le 25 avril à 1 h.30. L'attaque est prononcée par les 5e et 10e Compagnies. La 5e Compagnie, à droite, brillamment entraînée par son chef, le capitaine **FRANCOU**, s'élance à l'attaque sur un terrain balayé par les mitrailleuses ennemies. La 1ère section de cette Compagnie, sous les efforts héroïques du lieutenant **DREVET**, réussit à progresser légèrement, mais le lieutenant **DREVET** est tué à la tête de sa troupe et le capitaine **FRANCOU** est blessé. La 5e Compagnie reflue vers ses tranchées de départ.
Il est 3 heures du matin, les 2e et 3e Bataillons sont en première ligne, avec des Compagnies qui ont subi des pertes sévères dans les multiples attaques qu'elles ont effectué. Le 1er Bataillon est en réserve, mais ne compte pas plus de 100 fusils, en raison des pertes énormes qu'il a subies dans les cinq attaques menées contre le moulin de Spanbrockmolen. Officiers et hommes de troupe sont exténués de fatigue par dix jours et dix nuits de veille, de combats acharnés, de privations de toutes sortes, de souffrances occasionnées par le froid très vif et la pluie qui ne cesse pas de tomber.
Tout à coup se déclenche brusquement un tir d'artillerie ennemi d'une extrême violence.
D'énormes obus fouillent les arrières, écrasent le débouché de Reineinguelst, le carrefour de la Clytte et le hameau de Millekruysse, pendant que les obus toxiques, nombreux comme des balles de mitrailleuses, déversent sur nos positions de batteries un nuage épais de gaz empoisonnés.
Nos lignes de soutien, balayées par les obus explosifs, ressemblent à un volcan en éruption.

En première ligne, des minens énormes pulvérisent nos tranchées et écrasent nos défenseurs; des obus toxiques les enveloppent d'une nappe blanchâtre qui brûle les yeux et les poumons.
Toutes les liaisons sont détruites... Nos canons sont démolis. Des attelages, surpris par le bombardement, tourbillonnent sous la mitraille, puis s'enfuient éperdus... les blessés affluent...
Ce n'est plus le pilonnage lent, méthodique, minutieusement réglé de Thiaumont, mais un déchaînement subit et exaspéré d'explosions, d'incendie, de tonnerre, un déluge violent de fer, une averse déréglée de mitraille. On dirait que le ciel craque et s'écroule tout à coup en un fracas épouvantable...
Vers 5 heures, l'attaque se produit. Débouchant en formations massives, suivant de près un barrage roulant d'obus de gros calibre et couvertes par un feu violent de mitrailleuses, auquel coopère une ligne d'avions, d'épaisses colonnes ennemies se jettent sur nos positions bouleversées.
Toutes nos unités, se conformant à l'ordre formel de ne se replier sous aucun prétexte, résistent dans les tranchées qu'elles sont chargées de défendre jusqu'à épuisement de leurs munitions, en subissant des pertes extrêmement lourdes. La ligne n'étant pas tenue partout d'une façon continue, l'ennemi, en progressant sur certains points, déborde, les groupes de combat qui résistent de front et réalise successivement l'encerclement du village de Kemmel, du point d'appui de la Polka, et du bois Rossignol.
La ténacité apportée par tous les éléments du Régiment à défendre le terrain pied à pied et attestée par le nombre infime d'hommes qui, se reportant en arrière, pour combattre sur de nouvelles positions, a pu s'échapper.
Tout le monde au Régiment a fait bravement son devoir. Que d'actions héroïques, que de sacrifices sublimes! Il faudrait citer les noms de tous !
Au 3e Bataillon, le capitaine **DUPERRAY** résiste opiniâtrement avec sa Compagnie jusqu'à épuisement complet de ses munitions. Cerné de toutes parts, faisant feu dans toutes les directions, il arrête longtemps la marche des Allemands en leur causant des pertes énormes.
L'aspirant Doré, chef de section de cette Compagnie, qui, bien que commotionné, résiste avec une poignée d'hommes à de nombreux Allemands qui l'encerclent.
Au 2e Bataillon, le capitaine **DERUER**, rassemblant autour de lui sa section de réserve, essaye d'arrêter l'attaque ennemie qui a submergé notre première ligne. Complètement entouré, le capitaine **DERUER** continue à combattre avec acharnement jusqu'à l'épuisement de ses munitions.
Le sous-lieutenant **GAU1T**, un vieux brave au courage enjoué, blessé au début du combat, rassemble autour de lui sa section et se défend avec rage pendant plusieurs heures, faisant subir à l'ennemi des pertes sanglantes. Sa section fut l'un des derniers îlots de résistance du Régiment.
Le capitaine **TERRIER**, qui défend le village de Kemmel avec les débris du 1er Bataillon, essaye vainement de s'opposer à l'avance irrésistible des Allemands: écrasé par les obus, encerclé par l'ennemi, il lui fit payer chèrement le terrain conquis.
Au bois Rossignol, le lieutenant **MONIN** est tué à la tête de sa section, en essayant de se dégager de l'ennemi qui le presse.
Le lieutenant **REYNIER** est tué en entraînant sa troupe en avant. Le lieutenant **MERCHEZ** se fait tuer héroïquement plutôt que de se rendre. Le pharmacien **PRUNGET** est tué en pansant des blessés sur la route de Kemmel à Millekruysse.
Au plus tort de la bataille, la bonne humeur ne nous fit pas défaut. C'est le grenadier V.B. **GUYOT**, de la 9e Compagnie, qui, au plus fort du bombardement, au moment où va se déclencher l'attaque ennemie, s'écrie: « Essayons notre artillerie pour bien recevoir les Boches s'ils viennent.»
C'est le cuisinier **PATARD** et l'adjudant **RIBAYRON**, de la liaison du colonel qui, au moment où nous venons d'abandonner le P. C. du colonel, alors que nos troupes se replient, serrées de

près par les Boches, font subitement demi-tour et s'élancent dans la direction de l'ennemi « Sauvons au moins le pinard, dit Patard, Sauvons les archives, s'écrie 1'adjudant»
C'est la section de canons d'accompagnement que le lieutenant Simiand arrête dans un élément de tranchée, en avant de Millekruysse et qui, installant ses deux canons de 37, se met à tirer à toutes volées sur les Boches, aux cris de « On les aura. » Ils ne sont là qu'une poignée, aux ordres du lieutenant **SIMIAND**, mais ils font un tel vacarme de fusils et de canons qu'on croirait tout un bataillon déployé qui tiraille.
Deux officiers, le chef de Bataillon **De LASBORDES** et le sous-lieutenant **RENARD** et 135 hommes réussissent seuls à revenir du combat Le régiment est décimé.
Mais nos pertes élevées ne furent pas subies en vain et, de l'aveu même de l'ennemi que confirment les récits de nos prisonniers évadés ou libérés de captivité ainsi que les déclarations des populations flamandes délivrées moins de six mois plus tard, la prise du Kemmel avait été exceptionnellement coûteuse pour les Allemands. Nous avions glorieusement rempli la mission dont nous étions chargés ; à bout de souffle, après l'enlèvement de nos premières lignes, disloqué, démoralisé, l'ennemi était hors d'état de tirer 1e moindre profit de son succès.
Et cependant, à nos braves poilus insuffisamment remis des longues veillées d'Alsace, après 60 heures de chemin de fer et deux nuits de marche, on venait d'imposer 10 jours et 10 nuits d'insomnie, de combats, de travaux sous la neige dans 1'eau, sans abri. On ne dira jamais assez leur héroïsme.
Les glorieux débris de notre Régiment sont enlevés en auto pour venir se reposer quelques jours à Bergues, où chacun pleure les camarades tombés ou disparus dans la terrible bataille.
Une messe solennelle, à laquelle assiste une délégation de tous les corps et services de notre Division, est dite dans l'église de Rexpoede, pour le repos de l'âme de ces héros. M. l'abbé **THEILLER de PONCHEVILLE,** notre aumônier divisionnaire, exalte dans magnifique oraison leur héroïsme et leur glorieux sacrifice.

COMBATS DE LA MONTAGNE DE REIMS

Le 2 mai, après cette période de combats très durs et très meurtriers dans les Flandres, le 22e d'Infanterie vient se reconstituer pour les trois-quarts de son effectif aux environs de Châlons.
Le Régiment cantonne à Pogny et Omey, deux villages qu'il avait déjà connus en 1915. II reçoit un bataillon et demi de renfort, provenant du 348e Régiment d'Infanterie dissous et 200 hommes de la classe 1918.
Puis il occupe les villages de la Vesle et doit entrer dans un secteur calme (monts de Moronvillers); les reconnaissances sont faites, lorsque l'offensive allemande du 27 mai est annoncée.
Tout mouvement de re1ève est suspendu ; il faut enrayer d'abord l'avance ennemie.
Le 28 mai, à 19 heures, le Régiment se met en marche ; il atteint ses emplacements le 29 mai au soir, après trente heures de marche en ordre de guerre, par une chaleur accablante. Le 3e Bataillon (Bataillon **LANOYERIE**) a couvert 65 kilomètres dans ces trente heures, renouvelant ainsi l'exploit célèbre des soldats de Masséna à la bataille de Rivoli.
Le terrain dans lequel le Régiment va être engagé est celui de la. Montagne de Reims, dans la région de Ville-en-Tardenois, terrain mouvementé s'il en est : mamelons boisés, sur le flanc desquels, à perte de vue, les vignes sont cultivées. Dans le fond des vallons, ce sont les villages, avec leurs vergers, leurs bosquets, leurs prairies.

Les vignes de Courmas ou de Bligny, quel souvenir impérissable elles ont laissé dans la mémoire de ceux qui ont participé aux combats de la Montagne de Reims Quel bon vin nous bûmes dans ces villages, que la population civi1e venait d'abandonner devant la menace boche. Nous n'allions plus alors toucher le « pinard » de l'ordinaire, nous n'en voulions pas; chacun de nous avait dans sa musette une fiole de bon vin blanc ou de champagne.
A peine arrivé, le 2e Bataillon, commandé par le chef de Bataillon **De LASBORDES**, est mis à la disposition du général commandant les troupes anglaises (19e D I W). Attaquées par des forces supérieures en nombre, cette Division s'est repliée : un point capital de son secteur, la cote 196, à l'est de Chambrecy, doit être tenu à tout prix.
C'est cette tâche qui sera confiée au Bataillon du commandant **De LASBORDES.**
Ce Bataillon occupe la cote 196 et a l'ordre de la tenir coûte que coûte. Débordées à droite et à gauche, abandonnées des Anglais, les troupes du commandant **De LASBORDES** sont obligées de céder du terrain. La 7e Compagnie, commandée par le lieutenant Montfalcon, dans une vive contre-attaque, réoccupe intégralement la position. Pour sa résistance acharnée, le commandant De Lasbordes reçoit les félicitations du général anglais **JEFFRIES** et le 2e Bataillon est cité à l'ordre du 5e Corps d'Armée.
Ce Bataillon tiendra la cote 196 jusqu'au moment où, complètement débordé à droite et à gauche, il recevra l'ordre de se porter en arrière.
Le 30 mai, les deux autres Bataillons du Régiment sont répartis en profondeur derrière les éléments de la 48e Division, qui sont au contact de l'ennemi.
Le 31 mai, les Allemands attaquent violemment les éléments de la 48e Division qui se replient soutenus par nos Bataillons. Notre Régiment se trouve alors en première ligne avec le Bataillon du capitaine **LANOYERIE**. Le Bataillon **HANGUILLART** est en réserve derrière. Nous sommes encadrés à droite par le 99e d'Infanterie et à gauche par le 30e.
Le 99e d'Infanterie et la 45e Division, qui est à sa droite, sont vivement attaqués, les Bataillons d'Afrique de la 45e D. I. perdent Vrigny.
L'attaque s'étend sur tout le front de notre Division et le 30e d'Infanterie est rejeté dans Aubilly, dont les Allemands arrivent à occuper, en fin de journée, la partie nord et le parc.
La 45e D.I. fait appel à l'aide .de la 28e. Comme le front du 32e est solidement tenu par son Bataillon tête (**LANOYERIE**), c'est le 1er Bataillon du Régiment qui est mis à la disposition de la 45e Division. Dans la nuit du 31 mai au 1er juin, à 3 h. 30, dans un élan magnifique, les 2e et 3e Compagnies, entraînées par le lieutenant **HUBERT**, entrent dans Vrigny, reprennent le village, en assurent la possession et le remettent à la 45e Division dans la nuit suivante. Dans cette opération, habilement dirigée et parfaitement exécutée, le lieutenant **FAURE**, de la 2e Compagnie, trouve une mort glorieuse.
Le lieutenant **HUBERT**, à la suite de ce brillant fait d'armes, reçoit sur le champ de bataille, des mains du colonel **TRONYO**, la croix de chevalier de la Légion d'honneur.
Du 31 mai au 3 juin, en dehors des bombardements continuels, les attaques d'infanterie allemandes se multiplient, tantôt locales, tantôt sur tout le front; jamais aucun élément du 22e Régiment d'Infanterie n'a perdu du terrain.
Le 6 juin, à 4 h. 30, une attaque générale se produit sur les fronts du 22e et du 30e Régiment d'Infanterie et s'étend à la Division anglaise à notre gauche. Précédées par un bombardement à obus toxiques et explosifs d'une rare violence, les vagues d'assaut ennemies se heurtent aux vaillants poilus du capitaine **LANOYERIE**, qui supportent le choc sans broncher. Contre-attaquant avec ses réserves partielles de Compagnies et de Bataillon, le capitaine Lanoyerie tient ferme et n'a besoin de personne.
Mais, sur le front du 30e, 1'ennemi a pris le bois de Beneuil ; il marche sur la ferme de Villers et menace de passer entre le 22e et le 30e d'Infanterie. C'est encore le 1er Bataillon qui rétablira la situation. Il part à la contre-attaque brillamment enlevée par le commandant Hanguillart, entraînant avec lui des fractions du 30e ; tous ensemble se portent en avant. La ferme de Villers

est réoccupée, les Allemands refoulés dans le bois de Beneuil. Encore une fois la ligne est rétablie, grâce à l'intervention de nos vaillants soldats.
Mais, tandis que nos affaires se rétablissaient à la droite du 30e d'Infanterie, une poussée plus violente de l'ennemi sur la gauche de ce dernier Régiment et un repli des Anglais, qui occupaient la rive gauche de l'Ardre, permettent aux Allemands d'occuper le village de Bligny.
Débordé à sa droite et à sa gauche, affaibli par les pertes, le 30e ne peut songer à contre-attaquer; à peine pouvait-il tenir sur le centre de son front à l'Arbre de Villers. C'est encore à nous que l'on fait appel pour parer au danger.
Le Bataillon du commandant **De LASBORDES**, revenu le 3 juin de l'armée anglaise, est une troupe fraîche, en regard des camarades qui ignorent 1e sommeil depuis le 28 mai. C'est ce Bataillon qui va renforcer les lignes du 30e et qui sera chargé de reprendre Bligny.
Dans ce but, le lieutenant Faure, débouchant des bois de Reims, se lance sur le village à la tête de sa Compagnie, la 5e.
Malgré tous ses efforts, il ne peut y pénétrer. Il se retranche aux abords et dans les boqueteaux voisins, où il résiste sous un bombardement violent à toutes les contre-attaques ennemies.
Le reste du Bataillon se joint aux unités du 30e qui défendent les lisières du bois des Dix-Hommes et l'Arbre de Villers. Tout le 22e est engagé, jusqu'au dernier homme. Il tient énergiquement sur place et permet l'arrivée du 414e Régiment d'Infanterie, qui contre-attaque et reprend Bligny.
Le 9 juin, une nouvelle attaque se produit sur le Bataillon **LANOYERIE** et sur le 99e d'Infanterie, à sa droite. Cette fois encore, le Bataillon **LANOYERIE**, avec ses seules réserves partielles, reprend les positions avancées qu'il a volontairement évacuées pour éviter les pertes. Les postes avancés réoccupent intégralement leurs emplacements et font des prisonniers.
Au cours de cette période, du 29 mai au 9 juin, dans un terrain difficile, les éléments du Régiment en première ligne n'ont jamais reculé d'une ligne et n'ont perdu aucun point du terrain. Leur ténacité a permis au commandement de disposer des troupes réservées pour mener des contre-attaques au profit d'unités voisines, contre-attaques toutes couronnées de succès. Enfin, le 2e Bataillon, envoyé pour soutenir des unités alliées rudement éprouvées, a rempli cette mission d'une façon brillante qui lui a valu une citation au Corps d'Armée.
Les poilus du 22e d'Infanterie se sont montrés devant Courmas dignes de leurs aînés de Champagne et de La Malmaison. Le Régiment reçoit sa troisième citation à l'ordre de l'Armée.

Ordre général n° 348, de la Ve Armée, du 10 juillet 1918.

Le 22e Régiment d'Infanterie, Régiment d'élite, aussi solide dans la défensive que brillant dans l'offensive, déjà cité deux fois à l'ordre de l'Armée, sous les ordres du lieutenant-colonel Tronyo, après trente heures de marche presque ininterrompue en formation de guerre, est arrivé au contact d'un ennemi qui poursuivait pendant quatre jours une avance sans arrêt. Dans la zone dont la défense lui était attribuée, malgré la violence des contre-attaques ennemies, qui se sont succédé pendant dix jours, pas un pouce de terrain n'a été cédé. Grâce à la vigueur et à la ténacité des éléments en première ligne, ceux en réserve ont pu être engagés avec succès pour faire des contre-attaques et rétablir la situation des corps voisins attaqués.

Secteur de la forêt de Parroy.

Après avoir, pour une large part, contribué à empêcher les Allemands de s'emparer de Reims, après avoir brisé définitivement leurs efforts pour élargir, en direction d'Epernay, la poche profonde que l'ennemi avait creusée jusqu'à Château-Thierry, nous sommes relevés dans le secteur de Courmas par 1e 76e Régiment d'Infanterie italienne. Nous nous embarquons à Epernay pour la forêt de Parroy (Lorraine) où nous séjournons jusqu'au mois de septembre.

Le nouveau secteur du Régiment est un secteur réputé calme. Par des patrouilles incessantes et audacieuses, poussées de jour et de nuit jusque dans les lignes mêmes de l'ennemi, par des embuscades répétées, par des coups de main menés énergiquement, nous donnons à ce secteur une agitation inusitée, qui oblige l'ennemi à maintenir des troupes nombreuses devant nous.
Le 7 juillet, c'est le sous-lieutenant **BRIDOT** qui, en plein midi, pénètre avec sa section dans les tranchées allemandes, après avoir fait à coups de cisailles, à la barbe de l'ennemi, six brèches successives dans leurs réseaux de fils de fer. Au moment où le sous-lieutenant Bridot s'apprête à se jeter sur un petit poste allemand, notre patrouilleur de tête est blessé par une sentinelle allemande qui donne l'alerte. Le sous-lieutenant **BRIDOT** ramène son détachement au complet dans nos lignes, sous une vive fusillade.
Le 22 juillet, à 22 heures, après une courte préparation de notre artillerie, un coup de main est exécuté par la 1ère Compagnie, sous le commandement du capitaine **BEAUVAIS**. Trois groupes d'opérations pénètrent dans les lignes allemandes. L'un d'eux, que le sous-lieutenant **POINSON** entraîne avec sa fougue habituelle, visite les tranchées ennemies, incendiant les blockhaus et abris. Le coup de main se fait sans perte, maigre un violent tir de barrage ennemi.
C'est dans le secteur de la forêt de Parroy que, pour la première fois, le Régiment réalise le nouveau dispositif de défense que les puissantes attaques allemandes de 1918 nous ont fait adopter. De petits éléments seuls sont laissés en avant, dans nos anciennes premières lignes, petits postes mobiles chargés de surveiller l'ennemi et d'avertir nos troupes en cas d'attaque. Une première ligne de résistance (ligne des Grand'gardes) est constituée à un ou deux kilomètres en arrière, pour recueillir en cas d'alerte nos petits postes, résister sur place et disloquer l'ennemi. Le gros de nos forces est reporté à 4 ou 5 kilomètres en arrière, sur la ligue de crête en avant de Crion, Sionvillers et Froide-fontaine, ligne de résistance qui doit être défendue jusqu'à la dernière extrémité par tous les moyens.
Pendant toute cette période, la musique du Régiment donne tous les dimanches, sous le kiosque du jardin public de Lunéville des concerts très goûtés, remarquablement exécutés, sous la parfaite direction de M. le Chef de musique **DURIEZ**.

Attaque de Sainte-Marie-à-Py.

Nous sommes fin août. Refoulés de toutes parts par nos armées victorieuses, accrochés désespérément sur les bords de la Vesle et sur le Chemin des Dames, serrés à la gorge par les Anglais, les Allemands s'efforcent encore de parer à nos attaques incessantes.
Le maréchal Foch va leur porter le coup suprême. Une grande attaque se prépare en Champagne. Notre Régiment va participer, avec la 4e Armée (général Gouraud) d'abord et la 5e Armée (général Guillaumat) ensuite, aux combats opiniâtres qui, menés sans trêve pendant deux mois, vont abattre peu à peu l'ennemi et le forcer à signer l'armistice du 11 novembre, qui consacre l'écrasement de la puissance militaire allemande et le triomphe de nos armées.
Relevés le 2 septembre de la forêt de Parroy, par le 72e d'Infanterie, nous nous embarquons le 5 à Charmes pour la Champagne. Nous nous installons dans la région de Pleurs.
Véritable veillée d'armes que notre séjour dans cette zone, consacrée à des manœuvres en vue de nous préparer au rôle qui nous est dévolu dans la bataille prochaine !
Le 19 septembre, nous sommes transportés de nuit, en grand secret, dans la région de Saint-Hilaire-au-Temple, en arrière de notre terrain d'attaque.
Le Régiment fait partie de l'armée du général Gouraud. Il attaque dans la région de Sainte-Marie-à- Py, derrière la 154e Division, avec deux Bataillons en ligne et un Bataillon en réserve. Nous sommes en liaison à gauche avec le 301e d'Infanterie, à droite avec le 407e.
Le champ de bataille comporte quatre mouvements de terrain sensible ment parallèles à notre ligne d'attaque. Sur la première crête, située à quelques centaines de mètres de nos parallèles de départ, sont installés les postes avancés de l'ennemi. Sur la deuxième crête, à un kilomètre en

arrière environ, sa première ligne de résistance (tranchées Von Kluck et du Chevron) constituée par nos anciennes premières lignes, que nous avons évacuées volontairement au moment de l'attaque allemande du 15 juillet. Sur la troisième ligne de crête est installée la ligne de soutien de l'ennemi, ligne solidement organisée, pourvue d'abris profonds et d'épais réseaux de fils de fer (tranchées d'Ispach, tranchées des Rhénans, tranchées du bois du Peigne). Enfin, plus en arrière, s'ouvre une vallée profonde, celle de la Py, avec le village de Sainte-Marie-à-Py, véritable forteresse puissamment organisée et, en arrière encore, une quatrième ligne de hauteurs formant une falaise abrupte, l'Eperon de Notre-Dame-des-Champs, qui surplombe Sainte-Marie-à-Py.
Le terrain est celui de Champagne, que nous connaissons déjà: plaine triste, dénudée, bourrée de tranchées, de fils de fer, de blockhaus, avec, çà et là, de petits boqueteaux de sapins rabougris, où se cache et se retranche l'ennemi.
La 154e Division, qui nous précède, doit s'emparer des trois premières lignes de crêtes, puis, alors seulement, être dépassée par le Régiment, dont la mission est de franchir la Py, de s'emparer du village de Sainte-Marie-à-Py, d'atteindre la crête de Notre-Dame-des-Champs et, si possible, de pousser en avant des reconnaissances dans les bois en arrière de cette crête.
Le 26 septembre, pressentant notre attaque, l'ennemi avait évacué ses premières lignes. Après avoir progressé à travers un fort brouillard, épaissi encore par les obus fumigènes, le 413e d'Infanterie se trouve arrêté vers 10 heures sur le premier objectif, par une forte résistance de l'ennemi. Le 3e et le 1er Bataillon de notre Régiment, continuant leur progression, arrivent à sa hauteur et participent au combat à la mitrailleuse et à la grenade.
Avec sa fougue de vieux colonial, le lieutenant-colonel **TRONYO** s'est mis à la tête de ses Bataillons et les entraîne en avant pour aider le 413e fait occuper à 15 heures la tranchée des Chevrons (deuxième ligne de crête), balayée par le feu violent de mitrailleuses qui provient des tranchées d'Ispach et des Rhénans, fortement occupées par l'ennemi.
Grâce à cette énergique intervention du lieutenant-colonel Tronyo, la deuxième ligne de crête est entièrement conquise à la tombée de la nuit.
Le 27 septembre au matin, le Régiment, dépassant les éléments de la 154e Division, prend à son compte l'enlèvement du deuxième objectif, constitué par les tranchées des Rhénans et d'Ispach (troisième ligne de crêtes).
Le combat s'acharne devant la résistance de l'ennemi, dont les mitrailleuses interdisent toute progression à terrain découvert. Une lutte sans pitié à la grenade et au fusil s'engage dans les tranchées et les boyaux.
Un à un les nids de mitrailleuses, battus par le tir de nos V. B., tournés par nos grenadiers, sont attaqués et réduits.
Nos soldats, qui avancent en rampant dans les boyaux, font preuve d'un mordant irrésistible, attaquant sans cesse à coups de grenades et de pistolet les groupes d'ennemis qui résistent.
Les prisonniers affluent. Ce sont de beaux soldats des 3e, 23e et 26e Chasseurs allemands. Nous prenons un butin important et des quantités invraisemblables de mitrailleuses et munitions.
Mais nos pertes sont sérieuses ; le capitaine **MAILLARD**, à la bravoure légendaire, est tué à bout portant, au moment où, entraînant sa Compagnie à l'assaut en terrain découvert, il arrive sur un nid de mitrailleuses.
Le sous-lieutenant **ROUSSEAU** est tué à la tête de sa section en essayant de progresser dans un boyau. Les sous lieutenants **ARQUINET** et **BRIDOT** sont blessés en entraînant leurs hommes en terrain découvert, sous un tir précis des mitrailleuses ennemies. Le sous-lieutenant **POINSON** est blessé en menant un combat à la grenade. Le capitaine **Du CHOUCHET,** adjudant-major du 3e Bataillon, tombe, blessé d'une balle, en entraînant lui-même en avant des éléments qui avaient reflué sous la violence du feu des mitrailleuses ennemies.
En cette seule journée, 190 hommes de troupe sont mis hors de combat. Tout le monde a fait preuve d'un mordant, d'un entrain remarquable! Nos soldats ont eu affaire à des troupes d'élite

ennemies, qui se défendirent énergiquement, mais qui ne purent pas résister à la fureur de nos assauts.
Vers 17 heures, la totalité des ouvrages de la deuxième crête sont en notre pouvoir, la tranchée des Rhénans est même largement dépassée.
A 19 heures le 3e Bataillon occupe le bois du Peigne.
Le 1er Bataillon enlève la tranchée du Kronprinz, s'emparant d'un canon de 77, qui avait longtemps arrêté sa progression.
Un grand nombre de prisonniers et un matériel considérable tombent entre nos mains.
Les Bataillons poussent sans arrêt leurs éléments en avant.
Le 29, au matin, l'ennemi reporte sa défense principale à Ste-Marie-à-Py. Cette position se présente comme formidablement défendue. L'éperon dominant de Notre-Dame-des-Champs bat toutes nos positions et permet à l'ennemi de surveiller tous nos mouvements. Le village renferme de solides abris occupés par de nombreux défenseurs. En avant du village, le remblai de la voie ferrée, aménagé, dissimule de nombreux blockhaus, constituant des nids de mitrailleuses qui battent tous les cheminements. Notre tir d'artillerie n'a pas pu détruire ces puissantes organisations et, dans la dernière phase de l'attaque, en raison de la proximité immédiate de nos lignes, le tir ne s'effectue plus sur la voie ferrée, où l'ennemi se trouve bien posté pour arrêter nos tentatives de progression.
Malgré la difficulté de cette situation, le 1er et le 3e Bataillons poussant leurs élément» fixes le plus près possible de la voie ferrée, le long des boyaux du Kronprinz, de Marien-Tab et de Victoria -Weg, ne cessent de poursuivre leur progression en avant à la grenade dans les boyaux, ou en formation déployée, en terrain découvert.
Durant les journées des 28, 29 et 30 septembre et du 1er octobre, soit en vertu des ordres donnés, qui furent exécutés chaque fois avec le plus bel esprit d'abnégation et de sacrifice, soit même par leur propre initiative, les 1er et 3e Bataillons se lancent à maintes reprises sur différents points à l'attaque de la voie ferrée. Le 1er Bataillon attaque sept fois le nœud de boyaux et le bouquet d'arbres en avant de Marien-Tab.
La 10e Compagnie se lance tout entière à 1'attaque de la Station. Prise de face et de flanc par le feu des mitrailleuses, elle y perd ses officiers, le capitaine **OGEREAU**, le sous-lieutenant **BAUDOIN** et 90 hommes.
Au milieu de ses troupes d'attaque, le colonel **TRONYO** exhorte le courage de chacun par son entrain et son mépris du danger. Faisant lui-même le coup de feu, notre colonel démolit, à coups de 37, une mitrailleuse qui gênait notre progression.
La position semblant imprenable de front, une entreprise audacieuse est confiée au 2e Bataillon. Deux Compagnies et une section de mitrailleuses, sous le commandement du chef de Bataillon **De LASBORDES** font un large détour vers l'est, passe la Py dans la nuit du 29 au 30 septembre, dans le but de tourner les défenseurs du village et de pénétrer par le nord.
Occupant successivement, au nord de la Py, les boyaux de Gueiseneau et de Bamberg où les postes avancés de mitrailleurs ennemis sont passés à la baïonnette, ils atteignent, vers. 5 heures du matin, le cimetière de Sainte-Marie-à-Py et pénètrent dans la partie ouest du village. Le détachement, commandé par le sous-lieutenant **NEBON** (6e Compagnie), arrive jusqu'au pont du chemin de fer, jetant la stupéfaction et le désarroi chez les Boches. Le sous-lieutenant **NEBON** recevra la Croix pour sa belle conduite
Le sous-lieutenant **CHABANON** est arrivé jusqu'à la lisière ouest du village et prend ses dispositions pour attaquer par derrière les ennemis qui sont établis le long de la voie ferrée. Le sous-lieutenant **CHABANON** est blessé mortellement à la tête de sa troupe.
Un vif combat à la grenade et à la mitrailleuse s'engage. Déjà un certain nombre de prisonniers sont désarmés et l'opération semble réussir. Le colonel **TRONYO**, du haut de son observatoire, assiste émerveillé à ce brillant fait d'armes. Mais l'ennemi, se sentant en force, se ressaisit et reprend 1'avantage. Une vingtaine d'hommes, que le chef de Bataillon **De LASBORDES** a pu

rallier dans le boyau de Gueiseneau, reprennent le combat avec lui, en liaison avec les éléments de la Division de droite et subissent de nouvelles pertes. Le capitaine adjudant-major **PEUBLE** est tué d'une balle à la tête. Le chef de Bataillon **De LASBORDES**, rentré dans nos lignes, est lui-même mortellement blessé le lendemain dans l'observatoire avancé du bois du Peigne.
Notre brave commandant devait mourir quelques jours après, à l'hôpital de la Veuve. Nul chef ne fut autant pleuré et regretté de ses soldats. Il avait su conquérir tous les cœurs par son flegme, sa bravoure enjouée son affectueuse bienveillance, par sa haute distinction qui s'alliait à la plus grande simplicité.
Le commandant De Lasbordes est mort en héros !
C'est à l'observatoire du bois du Peigne que le lieutenant-colonel Tronyo fut blessé lui-même le 2 octobre au matin, en suivant la progression du combat. A ses côtés, le lieutenant ALBERT, officier de renseignements, fut atteint d'un éclat d'obus et le lieutenant Brûlé, qui avait pris le commandement du 2e Bataillon, fortement commotionné
Le chef de Bataillon **LAGARDE**, blessé lui-même la veille d'un éclat d'obus, prend, dès le 2 octobre au matin, le commandement du Régiment, qu'il assure avec l'entrain dont il est coutumier. Le soir même, il dirige une nouvelle attaque, menée avec le concours d'un Bataillon du 407e Régiment d'Infanterie contre les mêmes positions. Malgré les efforts renouvelés, cette tentative n'obtient pas plus de résultats que celles des jours précédents.
Le combat alors s'acharne dans les éléments de tranchées que nous occupons en avant de la voie ferrée. Ce sont de perpétuels combats à la grenade où, tour à tour, nos troupes ou les Allemands ont le dessus. L'artillerie ennemie réagit violemment sur nos positions et particulièrement sur la croupe du bois du Peigne. Nos pertes sont sévères, la pluie s'est mise de la partie; le terrain devient boueux et gras et .rend les communications et les ravitaillements difficiles.
Dans nos tranchées, démolie s par les ripostes violentes de l'artillerie ennemie, on voit chaque jour la grande silhouette de l'abbé **THEILLER de PONCHEVILLE**, notre aumônier divisionnaire. Au plus fort des combats, il vient vers chacun de nous, nous encourage, nous console, nous gâte d'une bonne parole ou d'une friandise. Chacun se souvient de cette noble figure: orateur de talent et soldat au courage endurci.
Dans la nuit du 2 au 3 octobre, le Régiment, relevé, se reporte dans les anciennes tranchées françaises des rives de la Ain. Dans 1a nuit du 3 au 4, il se rend à Mourmelon-le-Grand. Dans la nuit du 4 au 5, il relève le 104e Régiment d'Infanterie dans le secteur Odéon (Wez). Dans la journée du 5 et la nuit du 5 au 6, il s'élance vers la ferme des Marquises et le Pavillon de Chasse, à la poursuite de l'ennemi en retraite.
Devant les monts de Moronvillers, le lieutenant **ALBERT** reçoit le 6 octobre, des mains du général **MADELIN**, la croix de chevalier de la Légion d'honneur, pour sa belle conduite dans les combats de Sainte-Marie-à-Py.
Depuis le 25 septembre, et spécialement du 25 septembre au 2 octobre, le Régiment est engagé sans interruption et sans repos, de jour et de nuit, dans des combats très rudes. Les officiers et la troupe n'ont pas cessé un instant de faire preuve de l'entrain, de l'élan, de l'esprit de dévouement et de sacrifice que l'on pouvait attendre d'eux. Malgré les lourdes pertes subies, malgré les insuccès partiels, 1e moral du 22e s'est maintenu particulièrement élevé; les combattants de Sainte-Marie-à-Py se sont montrés dignes de leurs aînés du Trou Bricot (1915) et de La Malmaison (1917) et de la Montagne de Reims (1918).
Nous n'eûmes pas le bonheur de chasser nous-mêmes l'ennemi du village de Sainte-Marie-à-Py ; notre conduite n'en fut pas moins glorieuse et profitable.
Pendant toute cette période de combats, le lieutenant **LACHOT** déploie une activité digne de tous les éloges. D'un moral élevé, possédant au plus haut point le sentiment du devoir, courageux, actif, le lieutenant **LACHOT** assura, par tous les bombardements, le bon fonctionnement des liaisons, faisant l'admiration de ses hommes et de ses chefs.

Le chiffre des prisonniers faits par le Régiment durant cette période d'opérations s'élève à plus de 320, dont 8 officiers.
Le matériel capturé et recensé comprend: 12 fusils anti-tanks, 2 canons de 77, 8 minenwerfer, plus de 80 mitrailleuses, des obus, des armes et du matériel de toute sorte en quantité considérable.
Les pertes s'élèvent à 18 officiers (1 lieutenant-colonel, 1 chef de Bataillon, 5 capitaines, dont 1 adjudant-major, 10 lieutenants ou sous-lieutenants), 681 hommes de troupe, du 26 septembre au 2 octobre 1918.
Le Régiment reçoit sa quatrième citation à l'ordre de l'Armée et mérite la fourragère jaune.

Ordre général n0 445, de la IVe Armée, du 10 novembre 1918.

Le 22e Régiment d'Infanterie, Régiment d'élite sous les ordres du lieutenant-colonel Tronyo, au cours de l'offensive commencée le 26 septembre1918, a fait preuve une fois de plus d'un courage magnifique et d'une endurance remarquable.
Au travers d'un terrain couvert de fortifications formidables, hérissé de mitrailleuses, et défendu par l'ennemi avec acharnement a, par des assauts successifs, refoulé l'ennemi jusqu'à la Py, alliant l'héroïsme à l'art de la manœuvre, capturant 320 prisonniers, dont 8 officiers, 2 canons, 8 minenwerfer, 12 fusils anti-tanks, 80 mitrailleuses, un matériel et des approvisionnements considérables.

BATAILLE DE SAINT-FERJEUX

Après quelques jours de repos, le Régiment est mis à la disposition du 1er Corps colonial (Ve Armée, général Guillaumat).
Passant sur la rive droite de l'Aisne, nous participons, devant Saint-Ferjeux, à une série de combats très durs, menés sans répit, qui se terminent par l'enlèvement de l'Hunding-Stellung, position formidable défendue avec acharnement par l'ennemi.
Par une première attaque, malgré les réseaux de fils de fer accumulés, nous pénétrons dans la position ennemie. Ensuite, par cinq attaques successives, menées jusqu'à épuisement de nos forces, nous manœuvrons les défenseurs et les forçons à battre en retraite.
Au cours de l'une de ces opérations, le sous-lieutenant **FONGEALLAZ** aborde résolument, à la tête de sa section, les réseaux de fils de fer allemands, puis, sous le feu des mitrailleuses, passant par une chicane, se jette hardiment avec sa troupe sur les ennemis déconcertés et fait une centaine de prisonniers.
Le sous-lieutenant **BOURGUIGNON** est tué en entraînant sa section à l'assaut d'une tranchée fortement occupée.
Le sous-lieutenant Sauvage tombe lui aussi en installant sa section de mitrailleuses dans les positions conquises.
Le chef de Bataillon **LANOYERIE**, un jeune commandant, d'un entrain et d'un courage remarquables, qui s'était distingué à l'attaque de Sainte-Marie-à-Py, est blessé grièvement en entraînant son Bataillon à l'assaut.
Le capitaine **BEAUVAIS** est blessé grièvement lui aussi au cours d'une reconnaissance. Le capitaine Brûlé est gravement atteint en entraînant sa troupe en avant.
Dans cette période très dure de combats incessants, le médecin aide-major de 1ère classe **De SAINT-RAPT**, un jeune médecin, qui a participé à tous nos combats, fait preuve une fois de

plus d'un entrain remarquable et d'un courage à toute épreuve. Partout où il y a du danger, il déploie une activité inlassable. En première ligne, il se multiplie pour donner lui-même les premiers soins aux blessés. Au poste de secours régimentaire, il organise, avec une parfaite compétence, le service des évacuations.
Le médecin **De SAINT-RAPT** recevra, quelques jours après, la croix de la Légion d'honneur, qu'il a bien méritée par ses brillants services.
Saint-Ferjeux ! Combats opiniâtres, marches accablantes et pénibles devant Saint-Germaimont et Gomont, sous la pluie, sous les obus, dans les nappes de gaz toxiques qui remplissaient le fond des ravins. Qui ne se souvient du passage de l'Aisne, sur des ponts de bateaux, entre les rafales d'obus: la Hunding-Stellung, quel miracle d'avoir pu l'enlever avec ses mers de fils de fer qu'il fallut traverser pour atteindre les Boches. Quels rudes combats ! Et nous nous battions sans arrêt depuis quarante jours, sans relève, sans renforts! Il est vrai, et c'est cela qui nous donnait du cœur et des forces, que le Boche était battu, qu'il faiblissait chaque jour et que nous sentions sa fin prochaine.
L'âme de ces combats fut le capitaine **BRUN**, commandant le 2e Bataillon qui, toujours à la tête de ses hommes, obtint de sa troupe, par sa bravoure personnelle, par son exemple, par son inlassable activité, des efforts surhumains.

L'ARMISTICE.

C'est près de Ville -en-Tardenois, à Lagery, que nous recevons le 11 novembre la nouvelle de l'Armistice. Est-il besoin de dire que nous fêtâmes ce beau jour de victoire ?
Le lendemain nous sommes à Avize, au milieu d'une population en délire, qui ne sait comment nous témoigner sa reconnaissance, car elle n'ignore pas que le 22e fut un de ces Régiments qui, par leur sacrifice, empêchèrent l'ennemi de dévaster les riches vignobles champenois. Aussi le champagne coule à flots... Des farandoles, des retraites s'organisent...
Puis, traversant en chantant Saint-Dizier, Toul, Pont-à-Mousson, nous arrivons par étapes aux portes de Metz.
Le 15 décembre, nous avons l'honneur de faire notre entrée solennelle dans la grande forteresse reconquise. Nous, qui avons passé sous l'Arc de Triomphe de la Porte Serpenoise et qui avons défilé sur l'Esplanade, au pied de la statue du maréchal Ney, devant le général de Maud'huy, gouverneur de la ville, parmi les acclamations enthousiastes de la population messine, nous garderons à jamais le souvenir de cette journée sublime. Elle efface toutes les peines, toutes les souffrances, toutes les mauvaises journées de nos années de guerre.
Le 7 janvier, au cours d'une prise d'armes grandiose sur cette même place de l'Esplanade qui résonnait autrefois sous les lourdes parades des cohortes ennemies, par un soleil brillant comme un jour de triomphe et d'allégresse, le Régiment reçoit, des mains du maréchal Pétain, la fourragère aux couleurs de la Médaille Militaire, qui orne glorieusement son beau drapeau 1
Nous sommes des premiers à tenir garnison à Metz. Que de souvenirs s'attachent à notre séjour dans cette belle ville !
Au début d'avril, nous quittons Metz pour Sarrebourg, où nous recevons les éléments du 339e R.I. dissous. Le lieutenant-colonel **LAVERRIERE** est mis à la tête de notre Régiment.
La population lorraine de Sarrebourg nous a manifesté, en maintes circonstances, sa touchante sympathie.

LE DÉFILÉ DE LA VICTOIRE

Le 14 juillet 1919, le drapeau du Régiment participe à Paris aux Fêtes de la Victoire.
Précédé du lieutenant-colonel **LAVERRIERE**, notre étendard glorieux, que porte fièrement le capitaine **ALBERT**, passe flamboyant, dans un soleil d'apothéose, sous l'Arc de Triomphe de l'Etoile.
Suprême triomphe, suprême récompense ! Quelles choses pourront nous émouvoir désormais et faire battre nos cœurs d'un rythme comparable, nous qui avons souffert, la guerre et qui avons savouré l'ivresse ineffable d'un triomphe sans pareil !
A côté des glorieuses batailles de Honschoote, Marengo, Lützen, Anvers, que portent en lettres d'or les plis de notre drapeau, nos poilus de la Grande Guerre ont inscrit les noms magnifiques de :

CHAMPAGNE 1915
LA MALMAISON 1917
MONTAGNE DE REIMS 1918
SAINTE-MARIE-A-PY ... 1918

Ancestrami